COUP D'ŒIL

SUR

LA SYMPATHIE.

N° 35.

7.

Thèse

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 7 Mai 1836 ;

Par

GARDAREIN (HIPPOLYTE-AMBROISE),

De SAINT-SOZY (Lot) ;

Élève de l'École pratique ; ex-Chirurgien externe à l'Hôpital St-Éloi de Montpellier.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

L'homme ne peut rester dans le doute ; il prefère l'erreur à l'ignorance de la vérité.
MONTFALCON, *Dict. des Scienc. méd.*

MONTPELLIER :
Imprimerie typographique de HENRI RAHT, rue des Sœurs-Noires, n° 3.

1836.

A MON PÈRE

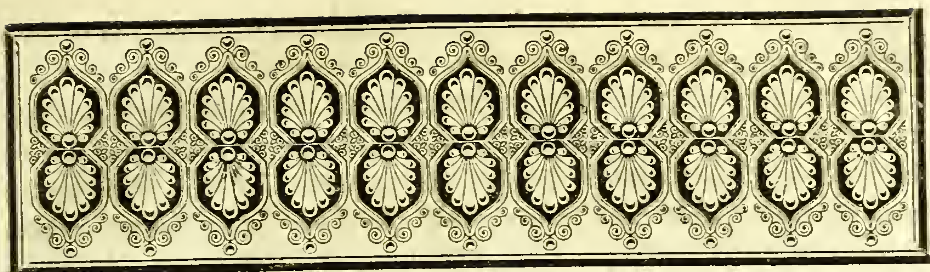
ET

A MA MÈRE,

MES SEULS PROTECTEURS,

Comme un faible témoignage de ce que je leur dois.

GARDAREIN.



COUP D'ŒIL

SUR

LA SYMPATHIE.



Il existe, entre les divers organes de l'économie, une solidarité plus ou moins parfaite, et dont on observe à chaque instant l'exercice; néanmoins, cette connexion générale se partage en effets de plus en plus spéciaux. Aussi, voit-on souvent un organe excité, irrité, lésé, outre cette première influence, en conserver une beaucoup plus marquée sur un autre organe avec lequel on ne lui remarque ni continuité, ni communauté complète de fonctions. C'est à cet ordre de phénomènes que les auteurs ont donné le nom de sympathie, tandis qu'ils comprennent sous celui de synergie, des relations beaucoup plus régulières, plus étendues, l'expression de l'activité combinée ou successive des diverses parties d'un organe, de plusieurs organes, ou de plusieurs systèmes pour un but déterminé. Citons quelques exemples pour faire connaître notre pensée.

Un corps dur, d'une certaine nature, mis en contact avec le pharynx, la base de la langue, la luette, excite la nausée ou le vomissement: voilà une sympathie. Nous sommes en proie à un violent accès de terreur; nos cheveux se dressent; nous restons muets; un frisson parcourt nos membres; voilà encore une sympathie: car, dans l'un comme dans l'au-

tre cas, nous n'apercevons pas le lien qui unirait les premiers aux seconds phénomènes pour une fin commune.

Mais si, par le besoin d'une grande quantité d'air, les muscles respirateurs externes répondent à l'effort du diaphragme et concourent avec lui pour agrandir la cavité thoriacque, c'est une synergie. C'est encore une synergie que la mise en activité du diaphragme des muscles abdominaux et de l'intestin pour l'expulsion des matières fécales : ici, communauté d'efforts pour un but commun. Nous pouvons donc affirmer que toutes les fonctions de l'économie qui s'exécutent par plusieurs organes, nous donnent toutes des exemples de synergie. Je crois pouvoir dire en même temps que ces deux mots, sympathie, synergie, n'expriment que les deux termes d'une série, dans laquelle on ne trouve que gradation successive, comme dans la plupart des choses naturelles que la vie ne manifeste son activité dans la première, que par un mode obscur; que dans la seconde, la loi de combinaison tend à un degré de plus en plus élevé, et enfin, que la vie elle-même ne me semble pas devoir être considérée autrement que comme une synergie complète, la synergie par excellence.

D'après ces considérations, je devrais confondre les sympathies et les synergies; mais un pareil travail, outre sa difficulté, n'est pas compatible avec un ouvrage de cette nature; aussi, ne parlerai-je que des sympathies et d'après l'opinion que s'en sont formés les auteurs jusqu'à nos jours.

L'étude des sympathies est étroitement liée avec toutes les branches de l'art de guérir : aussi, les médecins les plus distingués l'ont-ils recommandée d'une manière spéciale. Physiologie, pathologie, thérapeutique, trois divisions les plus importantes de la science, sont toutes basées, non pas sur la connaissance des lois de relation (car on est loin de la posséder), mais bien sur l'appréciation des phénomènes de cet ordre, qui se développent à des momens et dans des circonstances données. Comme ces phénomènes sont variables, comme ils ne dépendent jamais que d'un concours d'actions, et non d'une d'une cause unique, je ne suis point étonné que des auteurs célèbres aient fait des efforts infructueux pour les rattacher à des règles. Ils ont sans doute échoué, parce qu'ils n'envisageaient qu'un côté, qu'une face du fait; aussi, au lieu de méthodes, nous ne trouvons à ce sujet que systèmes.

Il n'est pas étonnant qu'au milieu de ce conflit d'opinions diverses, d'hypothèses et d'explications gratuites, de très-bons esprits tendant à prévenir une perte de temps précieux, et surtout à éviter des efforts inutiles, aient conseillé l'étude directe des faits, sans s'inquiéter des explications. De ce nombre est le profeseur Lordat, dont l'opinion est que les sympathies doivent être étudiées d'une manière empirique. Je pense que son autorité, dans cette matière, me fera pardonner d'avoir, dans une première partie, signalé les phénomènes sympathiques sans explications préalables. Dans la seconde, je traiterai de leur utilité. La troisième sera consacrée à leur histoire générale.

PREMIÈRE PARTIE.

PHÉNOMÈNES SYMPATHIQUES.

Avant d'entrer en matière, voyons ce que nous devons entendre par sympathie. Nous trouvons déjà, dans la définition de ce mot, la différence radicale qui divise les auteurs suivant le principe d'où ils partent. Barthez, un des plus célèbres vitalistes, dit qu'un organe en sympathie avec un autre, lorsque certaine impression perçue par la cause de l'individualité vitale, dans un de ces organes, détermine cette cause à produire dans l'autre une affection insolite de sensation, de mouvement, ou de quelque espèce que ce soit (1). Écoutons M. Richerand : les sympathies sont des liens qui unissent ensemble tous les organes, en établissant un merveilleux accord, une harmonie parfaite entre toutes les actions qui s'exécutent dans l'économie animale.

Le premier de ces auteurs les considère comme fonctions d'un être unique, ayant puissance de ressentir et de faire naître les affections de tous les organes. Le second y voit des agens; ceux-ci appartiennent à l'activité propre des organes. Sa mise en jeu dans la production de certains effets: voilà la sympathie. Bichat appelle les sympathies des aberrations de la force vitale, animale ou organique et réciproquement de leurs relations. Comme Richerand, Bichat fait dériver les sympathies de l'ac-

(1) Barthez, Elémens de la science de l'homme.

tivité organique ; seulement elles sont une exception, une anomalie à son exercice naturel.

Sympathies fonctions, sympathies agens, sympathies dérivant de l'activite et de l'unité vitales, sympathies mettant en jeu la force et l'activité vitales, ou l'activité propre des organes ; telles sont les deux opinions les plus opposées. En cherchant à ces deux types des espèces intermédiaires, on en trouverait sans doute, mais reproduisant l'hypothèse première avec de légères modifications.

Pour moi, sans discuter ici la probabilité de ces opinions et sans me prononcer, j'appellerai sympathie cette relation qui s'observe entre deux organes (quel qu'en soit le principe), lorsque je ne pourrai point la rapporter à une cause mécanique, physique ou chimique ; enfin, appréciable aux sens. J'ai déjà dit que j'en séparerais les synergies ou concours d'action pour un but fonctionnel connu. A la fin de mon travail, j'examinerai si elles doivent réellement en être distinguées.

Dans l'exposé rapide que je vais faire des sympathies, je les diviserai, comme M. Roux, en 1° physiologiques, 2° pathologiques, 3° artificielles ou thérapeutiques. Quant à la distinction des sympathies en morales et physiques, elle est inutile ici, puisqu'il n'y a que les secondes qui rentrent dans mon sujet. On pourrait peut-être m'objecter que le moral est aussi cause de sympathies ; mais, dans ce cas, il y a un point de départ, un siége ; celui-ci est tout-à-fait physique, et les sympathies qu'il détermine sont par conséquent de cette espèce. Ce sont là les seules sympathies dont je tâcherai de présenter l'exposé sans explication correspondante. Je prendrai pour division d'organes, l'ordre anatomique adopté à Paris, et je passerai successivement en revue les sympathies qui ont leur siége ou leur point de départ dans les organes de la locomotion, de la voix, de la sensibilité, de la digestion, de la respiration, de la circulation, de l'absorption, des sécrétions et de la génération. Je ferai observer que l'idée de siége et de point de départ appartient à Tissot ; elle correspond à la division des sympathies actives et des sympathies passives.

Cette nouvelle division devient nécessaire dans ce sens qu'elle pourra servir à constater quelquefois le défaut de réciprocité de certaines sympathies ; car autrement elle ne ferait qu'entraver la marche en nous

forçant à établir une double histoire. Ainsi, après avoir tracé les sympathies que la tête peut avoir avec l'abdomen, nous n'aurions qu'à citer la réciprocité, si celle-ci était parfaitement exacte. Ce n'est que sous ce rapport que nous croyons devoir conserver les distinctions des sympathies en actives et passives. Après ces explications, qui m'ont paru nécessaires, j'entre en matière.

§. I. *Système locomoteur. Sympathies actives.* A. *Système osseux.* Ici, elles sont beaucoup plus nombreuses que les passives. Les os sont plus souvent l'occasion que le siége des sympathies. Peu doué de vie, de sensibilité, pour ainsi dire nulle, le système osseux ne manifeste point de relations connues de l'ordre des physiologiques : mais, dans l'état de maladie, le rachitis et surtout l'ostéo-sarcome, affectent sympathiquement tous les autres systèmes, toutes les parties qui les composent; tout peut en ressentir les effets, comme nerfs, vaisseaux, muscles, glandes, viscères, cœur et cerveau; il arrive même que l'individu succombe, et c'est une suite naturelle de l'ostéo-sarcome, lorsqu'on a laissé marcher cette maladie et qu'on ne l'a point enrayée dans le cours de ses périodes ordinaires; les cartilages, les fibro-cartilages, les aponévroses sont dans le même cas, et l'on ne connaît guère que l'inflammation des premiers qui soit susceptible de s'accompagner de phénomènes sympathiques.

Quant aux sympathies passives, on ne connaît encore que celles qui se développent sous l'influence d'une syphilis constitutionnelle; les douleurs vives et profondes que les malades éprouvent dans les os, ou les douleurs ostéocopes, et les altérations consécutives à la maladie vénérienne, aux cachexies scrophuleuses, cancéreuses, etc.

B. *Systèmes fibreux, ligamenteux, capsulaire du périoste.* Sympathies actives beaucoup mieux connues que celles des systèmes précédens; elles sont néanmoins, au point de vue physiologique, obscures ou ignorées; elles ne méritent de fixer l'attention du praticien qu'au point de vue pathologique: une inflammation du périoste est souvent accompagnée du gonflement total du membre; mais c'est surtout l'inflammation de la substance médullaire qui en est la conséquence dans les os longs, dans les os plats; il n'en est pas tout-à-fait ainsi, mais c'est surtout la membrane correspondante à la face opposée, et les organes qui l'avoisinent.

Je citerai à l'appui l'inflammation de la dure-mère après celle du péricrane; la réciprocité qui s'observe sous ce rapport, l'engorgement des yeux, leur sensibilité exagérée sous l'influence de la lumière.

Les ligamens, les capsules articulaires, sont-ils tiraillés, déchirés par un effort mécanique? Douleurs consécutives éloignées, défécation involontaire, convulsions, tétanos, etc. On pourrait toutefois rapporter cet effet aux lésions mécaniques des nerfs qui avoisinent ces parties, tout aussi-bien qu'à leur influence directe; mais que de fois ces effets n'ont-ils pas été déterminés sans lésion nerveuse apparente? L'inflammation qui les affecte agit aussi sur l'estomac, la bouche, la peau; la langue blanche à son centre est rouge sur ses bords; la peau moite et grasse; l'estomac entre en contraction lors de la piqûre de la cornée; de là les vomissemens que les chirurgiens donnent le précepte d'empêcher dans l'opération de la cataracte.

Les sympathies passives sont à peu près nulles; le peu de sensibilité de ces parties, leur vie obtuse, s'opposent à la réciprocité qui semblerait devoir exister.

C. *Sympathies des muscles.* A mesure que la vie se présente dans les divers systèmes avec une sensibilité plus exquise, les sympathies, de leur côté, augmentent de forme et de valeur: c'est ce que nous offre le système musculaire comparé aux autres parties de la locomotion; il présente aussi des différences d'un autre genre qui ne sont pas moins tranchées: ainsi, tandis que les os étaient plus souvent l'occasion que le siége de sympathies, nous ne remarquons guère chez lui que des sympathies de siége. Ses maladies sont peu connues, et par suite, ses relations actives ignorées; les muscles ont entre eux cependant des rapports sympathiques peu nombreux, il est vrai, mais qui offrent quelque intérêt; de ce genre sont les convulsions, le tétanos, qui résultent quelquefois d'une lésion organique ou mécanique des fibres motrices, d'une piqûre légère dans les pays chauds, de l'action de placer un séton, de douleurs vives, etc., tout autant de causes dont on ne devrait pas attendre des effet aussi fâcheux.

Les sympathies passives sont plus nombreuses et beaucoup mieux connues; elles ont presque toutes lieu relativement à la contraction

musculaire, s'exerçant sous quatre modes différens, 1° contraction faible et incertaine (tremblement), 2° impossible (paralysie), 3° permanente (spasme ou contraction tonique, tétanos), 4° involontaire et irrégulière (convulsions, spasme ou contraction clonique).

L'adynamie, que M. Broussais ne regarde que comme un phénomène symptomatique ou purement sympathique, tandis que d'autres y voient une maladie, n'est-elle pas souvent la suite ou le résultat d'une altération profonde des voies digestives, comme on le voit dans la gastrite, la dothinentérite (Bretonneau) et dans toutes les fièvres généralement connues sous le nom de typhoïdes? La figure grippée des malades atteints d'affections internes abdominales, de pierre ou de cystite, de ceux qu'on opère de la taille, la face hippocratique, ne sont-ils pas des effets sympathiques s'exerçant sur le système musculaire?

Le tremblement, symptôme des fièvres intermittentes, déterminé quelquefois par le mercure, l'abus du vin, des femmes, les pertes excessives de liqueur séminale, n'est-il pas aussi-bien sympathique d'un état local ou général vicieux? Peut-on dire autre chose des crampes dans le choléra, des soubresauts des tendons, de la carphologie, du crocidisme, etc.? Si je voulais énumérer ici toutes les affections qui agissent sympathiquement sur le système musculaire, je devrais faire l'histoire d'une foule de maladies qui en tirent leurs principaux symptômes; telles sont la chorée, l'hystérie, le tétanos et ses formes, la colique des peintres qui produit la contracture, l'épilepsie, etc.

Au point de vue physiologique, je ne connais point d'autre fait susceptible de démontrer cet ordre de sympathies dans le système musculaire en général, que la dentition chez les enfans: elle s'accompagne quelquefois de convulsions générales ou spéciales qui ont lieu même pendant le sommeil. Sous le rapport morbide, ces symptômes ont leur analogue dans la présence de vers intestinaux et bien des fois les convulsions qui en sont la suite, comme certaines déviations des membres, pendant le jeune âge, persistent après que la cause en est détruite.

Considéré dans ses divisions, le système qui nous occupe ne présente guère que le diaphragme qui mérite de fixer l'attention du médecin: il concourt à un grand nombre de fonctions; aussi, a-t-il une grande impor-

tance tant au point de vue synergique qu'au point de vue sympathique: suivant les causes, qu'elles nous soient personnelles ou étrangères, il produit les soupirs, les pleurs, le bâillement, le hoquet, l'éternument, le rire, etc. Cette expression: le bâillement et le rire sont contagieux, est-elle autre chose que l'expression d'une sympathie ?

Dans l'état de maladie, ce muscle est l'occasion de sympathies très-variées. Troubles de la respiration, déglutition difficile, vomissement, dureté, fréquence du pouls, irritation ou inflammation cérébrales, mouvemens convulsifs dans les muscles de la face, ou enfin spasme cynique dans le cas de sa rupture, tels sont les phénomènes de ce genre qu'il peut occasioner. D'après ce que nous venons d'en dire, faut-il s'étonner qu'il ait été regardé comme le centre épigastrique par les professeurs de Montpellier. ?

§ II. *Organes de la voix, et leurs annexes.* A l'exception de la muqueuse qui les tapisse, ceux-ci sont plutôt le siége que le point de départ de sympathies. Celles qu'on y remarque sont surtout physiologiques. Il n'y a que la syphilis constitutionnelle qui les attaque consécutivement.

A l'époque de la puberté, chez l'homme et chez la femme, les organes de la voix subissent un changement qui correspond à celui observé dans les organes de la reproduction. L'ouverture de la glotte augmente, d'après Richerand, dans la proportion de cinq à six. Chez la femme, le cou grossit; chez elle et chez l'homme, le timbre de la voix prend un peu plus de gravité. Quelques auteurs pensent que, chez la femme, le changement de la voix et le grossissement du cou correspondent, le premier, à l'aptitude à remplir sa destination native; le second, à l'essai des premiers plaisirs amoureux. C'est ce qui est très-bien indiqué par ce passage d'un poète latin, qui raconte qu'un père renferma sa fille lorsqu'il s'aperçut que sa voix devenait plus forte, qu'elle en soignait le son, que son cou grossissait, qu'elle avait une rougeur passagère et répétée avec gonflement de veines.

Quod non tam tenui filo de voce sonaret,
Sollicitusque foret linguæ sonus, improba cervix,
Suffususque rubor crebro, venæque tumentes.

Et par cet autre de Lucrèce, qui dit d'une nouvelle mariée :

Non illam nutrix orienti Luce revisens,
Hes terno collum poterit circumdare filo.

C'est avec l'utérus et les ovaires chez la femme, avec les testicules chez l'homme, que ces organes sympathisent. L'examen de ce qui se passe chez l'eunuque ; chez celle qui est privée de ses ovaires, dont l'habitude se rapproche de celle de l'homme, prouve assez bien cette relation. Nous pouvons aussi en appeler à l'opération de la castration que l'on pratiquait jadis en Italie à certains individus, pour conserver le timbre argentin de leur voix.

La membrane muqueuse, de son côté, est le point de départ de sympathies assez nombreuses. Les maladies connues sous le nom d'angine trachéale, de croup, en fournissent des exemples remarquables. Pour les apprécier tous, il faudrait en faire l'histoire. Je ne présenterai que les principales : respiration petite, fréquente, pénible ; voix aigre et sifflante, claire, glapissante ; toux rauque ; pouls petit et serré ; céphalalgie et délire, caractérisent le plus souvent la première maladie. Quant à la seconde, elle offre une respiration pénible ; la voix dite croupale, analogue au chant d'un jeune coq d'après Bretonneau, qui a décrit cette maladie ex-professo) ; nausées, vomissemens, agitation, alternant avec l'assoupissement ; convulsions, spasme, tétanos, tels sont les symptômes qui en signalent la marche. Je ne parlerai pas ici de l'angine laryngée, de la phthisie de même nom qui, avec des caractères moins aigus, offrent des modifications correspondantes. La muqueuse peut être sympathiquement affectée. C'est surtout dans les maladies de la peau qu'on observe ces effets : aussi, un grand nombre d'auteurs ont-ils présenté comme règle la facilité avec laquelle les membranes analogues s'influençaient réciproquement les unes à l'occasion des autres.

§ III. *Sympathies des organes des sens.* Ici, plus que jamais, les divisions sont nécessaires. Le nombre et les importantes fonctions de ces organes, le nombre et la réciprocité des sympathies dont ils sont le point de départ ou le siége, augmenteraient la difficulté de présenter cette partie de mon objet avec méthode.

A. Oeil. L'organe de la vision sympathise avec son congénère : il arrive très-souvent que l'affection de l'un d'eux se propage à l'autre, de même que leur mouvement de totalité, ou les mouvemens de quelques-unes de leurs parties, de l'iris, par exemple, bien qu'un œil soit à l'abri de la cause qui influence l'autre. La vue de certains objets occasione un malaise, un désordre, des sensations extraordinaires. C'est par l'œil aussi que se transmettent ces antipathies singulières dont l'exercice se rapproche tant des sympathies. Parmi de nombreux exemples que j'en pourrais citer, je me contenterai de signaler celui de Scaliger, qui tombait en syncope à la vue de pommes; du duc d'Épernon, qui prenait la fuite à l'aspect d'un lièvre.

Le bâillement, le rire qui se manifestent quelquefois à la vue de personnes qui rient ou témoignent de leur ennui, le dressement des cheveux à l'aspect d'un objet hideux ou terrible, sont du même ordre. La vue d'objets obscènes, de nudités, de peintures licencieuses, a une grande influence sur les organes de la génération. La sécrétion de la salive, augmentée par la représentation de mets agréables, l'effet si bien exprimé par la locution vulgaire: l'eau en vient à la bouche, doivent rentrer dans le nombre des sympathies que la vue peut développer. Ce n'est pas que quelques physiologistes ne refusent de les reconnaître comme telles ; le cerveau leur sert d'intermédiaire, et ces effets ont lieu quelquefois sans le concours de l'œil. Cette opinion, comme on le voit, ne manque pas de probabilité.

Nous ne trouverons pas la même opposition lorsque nous considérerons l'œil comme siége. Sans contredit, une des sympathies les plus remarquables, c'est la relation de l'iris avec la rétine : que les rayons lumineux frappent directement l'iris ; point de changement de forme, point de mise en jeu de sa motilité; mais faites arriver sur la rétine la lumière, son excitant naturel, alors vous remarquerez une dilatation ou une contraction de la pupille en rapport avec l'intensité des rayons.

Dans l'état de maladie, la paralysie de la rétine le démontre parfaitement. Dans ce cas, la pupille reste constamment dilatée, tout comme aussi lorsque le cristallin et sa membrane, adhérens à l'iris, ont une opacité assez complète pour intercepter toute impression lumineuse sur

l'expansion du nerf optique. Je regrette ici de ne pouvoir présenter les résultats pratiques qu'on pourrait en déduire pour l'opération de la cataracte; mais je serais obligé d'entrer dans des détails peu compatibles avec la nature de mon travail; et si je fesais ainsi de chaque article, je serais dans l'obligation de faire une histoire presque complète de l'art.

L'abus des plaisirs vénériens, les excès de masturbation, la présence de vers dans le tube intestinal, certains cas d'empoisonnement par les narcotiques, les stupéfians, amènent aussi cette dilatation permanente de la pupille.

B. Ouïe. L'oreille est rarement le siége de sympathies. Néanmoins, elle partage avec les autres organes des sens la faculté de perdre, d'exagérer ou de diminuer l'exercice de la fonction, comme on le voit surtout dans les affections graves des muqueuses intestinales. La muqueuse partage avec toutes les autres la réciprocité d'affections; l'organe auditif entretient surtout des sympathies avec la langue, les nerfs dentaires inférieurs. Tissot cite l'exemple d'un homme qui ne pouvait se toucher seulement du bout du doigt le conduit auditif externe, sans éveiller dans la langue des douleurs assez vives. L'irritation du tympan, par certains bruits, occasione sur quelques personnes un grincement des plus désagréables. L'action d'une lime sur une scie ou même sur du fer qui ne vibre pas; certains sons, résultat de frottemens divers; pour ma mère, le froissement simple d'une gaze empesée, d'une feuille de papier, déterminent cet effet.

C. Odorat. L'influence des odeurs dans la production des sympathies ne peut être contestée : on a vu des personnes tomber en défaillance, stupéfiées par leur action. Personne n'ignore l'utilité qu'on peut retirer de certaines d'entre elles dans la syncope, la lipothymie : la diversion agréable que les odeurs naturelles déterminent chez les personnes affectées d'idées tristes, les convalescens, mais aussi les retentissemens nerveux qui peuvent en résulter. Il y aurait de quoi s'étendre beaucoup à ce sujet; nous y trouverions des antipathies, des désirs, des rapprochemens inexplicables, si l'on n'en appelait point à l'idiosyncrasie des individus qui les manifestent. L'odeur réciproque habituelle ou mieux celle qui est la suite de certaines dispositions des sexes, est pour les organes reproducteurs un excitant énergique.

Quant au point de vue pathologique et sous le rapport des sympathies dont l'organe de l'odorat peut être l'occasion, nous ne pouvons que répéter ici qu'elles lui sont communes avec celles que sollicitent les phlegmasies des membranes de même nature, ou les affections qui les attaquent.

D. Gout. Les sympathies de cet organe sont peu connues et par conséquent peu sensibles. L'auteur de l'article sympathies dans le grand dictionnaire des sciences médicales, aime mieux rapporter les phénomènes singuliers qu'éprouvent certains individus en mangeant divers alimens, à l'idiosyncrasie qu'à la sympathie. Mais l'idiosyncrasie pourrait être invoquée dans une foule de cas analogues, elle détruirait toute sympathie spéciale; aussi, je crois devoir rejeter une opinion dans laquelle tout phénomène de relation qui ne se répéterait pas sur tous les individus d'une manière analogue, ne mériterait pas le nom de sympathique; le sens dont il est ici question, ne s'exerce point par une partie seulement, mais par plusieurs à la fois; aussi, les auteurs varient pour l'admission de son siége. L'étude des sympathies dont il peut être l'occasion, est encore à faire sous le rapport pathologique; on ne connaît encore bien que les phénomènes généraux dont s'accompagnent ses altérations.

E. Du toucher. Nos mains sont tellement habituées à remplir cette fonction, que c'est rarement par elles que nous sommes influencés. L'impression agréable ou désagréable qu'elles nous transmettent, naît plutôt de l'idée que produit en nous notre position physique ou morale. C'est ici, comme dans le paragraphe précédent, que les idiosyncrasies peuvent occasioner des sympathies spéciales; comme elles, tel objet plaît à un individu qu'un autre ne voudrait pas approcher. Le contact, dans ce cas, donne une sensation différente, suivant la disposition: au physique, c'est le même effet. Suivant sa disposition, un individu éprouve par un objet une sensation qu'il n'éprouverait point dans tout autre cas, et le toucher agissant seul et sans le concours d'autres, sens entraîne quelquefois des mécomptes.

Je ne parlerai point de ce sens sous le rapport morbide. Comme la peau en est l'agent général, et comme cette partie du système est aussi l'agent de l'exhalation et de l'absorption, je renvoie à cet article ce que je

pourrais dire à ce sujet. Signalons encore ici, comme effet sympathique du toucher, le rire, les larmes qui suivent le chatouillement, les vomissemens, l'émission involontaire de l'urine et des matières fécales. Ces deux effets appartiennent au rire immodéré, quelle que soit la cause qui le provoque.

SYMPATHIES NERVEUSES. A. *Nerfs optiques.* Tout ce que nous avons dit de l'œil leur est applicable: quant à leur influence réciproque, ils ne manifestent point de sympathies bien connues sur d'autres organes; ils n'agissent que sur l'œil lui-même; sous l'influence d'une lumière plus ou moins vive, ils font éprouver à l'iris les mouvemens indiqués plus haut; dans l'état de maladie, ils n'offrent rien de particulier, et tout ce que nous avons dit de l'œil leur est commun sous ce rapport.

B. *Nerfs dentaires et maxillaires.*

Occasion de sympathies, les nerfs dentaires et maxillaires, irrités par la sortie difficile des dents, produisent quelquefois des diarrhées opiniâtres que les praticiens regardent comme salutaires: de là ce précepte d'entretenir la liberté du ventre. La dentition est aussi suivie de convulsions partielles ou générales; les nerfs qui nous occupent entretiennent aussi de nombreuses relations de ce genre avec les nerfs faciaux et cervicaux que témoignent les douleurs qui suivent le trajet de ces derniers, et peuvent même s'étendre à l'oreille interne. La figure riante des enfans qui poussent des dents, les vomissemens, la toux qui accompagnent ce développement, en sont une preuve. Nous pourrions aussi-bien citer ici les accidens qui suivent l'extraction d'une dent, comme certains spasmes, trismus, tétanos, épilepsie, etc.

Les sympathies dont ils sont le siége sont bien moins connues; je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit à l'occasion de l'ouïe pour certains bruits qui agissent sympathiquement sur les nerfs dentaires après avoir excité primitivement le conduit auditif.

C. *Nerfs diaphragmatiques* Leur relation la mieux connue a lieu avec les cervicaux: le rire sardonique, ainsi que les autres sympathies que nous avons passées en revue à l'article diaphragme, leur sont applicables; aussi nous n'y reviendrons pas.

Je ne dirai rien non plus sur les sympathies réciproques des nerfs de

la face (sous-orbitaires, frontaux, maxillaires) qui forment un système continu : celles-ci pourraient à ce titre être retranchées du nombre des relations par ceux qui n'en admettent point de continuité. Je passerai sous silence celles que réveille le nerf sciatique. La marche de la goutte, sous ce rapport, est si bizarre, qu'on ne peut se promettre d'obtenir sa connaissance directe ni celle de ses complications sympathiques.

D. *Moelle épinière.*

Les blessures de la moelle épinière excitent toujours dans l'économie des sympathies différentes, suivant le point de la lésion ; telles sont la paralysies ou les convulsions, la contracture ou le tremblement qui sont au reste la suite fréquente de toute lésion des centres nerveux.

Plusieurs auteurs refusent à ces résultats le nom de sympathiques ; mais on ne peut pas rejeter de l'exposé des sympathies les relations qu'entretient la moelle épinière avec la fonction de la vue et le globe oculaire. Nous pouvons nous étayer ici de deux faits, dont l'un appartient à Bidloo, et résulte de ses expériences sur la moelle ; le second, tiré de l'histoire ancienne, est cité par Barthez. Le premier ayant fait pénétrer un stylet entre la première vertèbre et l'occipital d'un chien, et pratiqué ainsi la déchirure de la moelle épinière, a vu survenir d'abord une diminution de la vue, un ulcère de la cornée, la chute du globe oculaire, et enfin, des convulsions suivies de mort. Le second fait observer qu'Alexandre ayant été frappé au cou par une pierre, perdit momentanément la faculté de distinguer les objets nettement, et craignit plusieurs jours une cécité totale.

D'un autre côté, Fabrice de Hilden rapporte l'histoire d'une jeune fille qui avait un globule de verre dans le conduit auditif, d'où résultèrent plusieurs effets sympathiques : d'abord, engourdissemens successifs des parties situées sur le côté gauche du corps, atrophie du bras, toux sèche, enfin, épilepsie. C'est ce fait que Barthez regarde comme l'expression d'une sympathie de la moelle épinière ressentie entre l'origine du nerf cervical de la troisième paire, et les origines de la quatrième qui donne les nerfs brachiaux.

E. Cervelet. A mesure que la vitalité des parties prend un caractère plus décidé, on voit se manifester des sympathies mieux tranchées. La

réciprocité se dessine davantage, nous en trouverons du moins une preuve dans le cervelet, à l'étudier seulement sous le rapport normal. C'est surtout au célèbre Gall que j'emprunterai les détails dans lesquels je vais entrer maintenant. D'après cet auteur, le sentiment qui nous porte à nous rapprocher de l'autre sexe, a son siége dans le cervelet, dans un organe spécial. A l'époque où nous en devenons capables, on remarque en général un développement analogue et correspondant du côté de cette partie du centre nerveux et du côté des organes nécessaires à la propagation de l'espèce : au premier aperçu, il semblerait qu'il n'y a pas toujours réciprocité. Voyez ce vieillard dont les organes reproducteurs sont affaissés ; cet enfant, impropre encore à sécréter la liqueur séminale ; cet eunuque, privé des organes nécessaires à l'entier accomplissement de cet acte ; cette femme, sans utérus, rechercher les plaisirs amoureux et l'autre sexe vers lequel ils sont impérieusement entraînés : ne devrons-nous pas conclure que le point de départ de ce sentiment n'est point dans les organes générateurs, mais bien dans le cervelet, comme d'autres considérations semblent le démontrer? Toutefois, gardons-nous de croire que l'excitation ne puisse partir elle-même des organes générateurs. Si le cervelet accélère et augmente la sécrétion, celle-ci, opérée et poussée à un haut degré, doit réagir à son tour sur ce dernier. Il sera plus exact de dire que ces deux organes y concourent à la fois, mais qu'il existe ou peut exister une plus grande influence de la part de l'un ou de l'autre.

Le cervelet influence les partie génitales. 1° Les fonctions de cet ordre sont sous l'empire de la volonté dans l'homme sain et bien constitué ; c'est au moins ce que dit Buffon, dans son histoire naturelle. 2° Les idées érotiques, les écrits licencieux, les peintures voluptueuses qui agissent sur le cerveau par les sens, portent aux plaisirs vénériens, excitent par sympathie les organes reproducteurs. A l'inverse, la solitude, l'éloignement des tableaux lascifs, le travail d'esprit et de corps, les affections morales profondes, l'amour même excessif, sont autant de causes d'éloignement ou d'impossibilité à remplir leur fonction. 3° Les songes voluptueux amènent l'éjaculation. 4° Qui pourrait nier l'influence de l'imagination sur la vivacité, l'entraînement de l'acte vénérien? 5° Ce qui amène une exaltation, une excitation cérébrale, peut entraîner aux

pensées amoureuses, comme les liqueurs, l'opium, etc. L'ivresse ôte le pouvoir sans agir sur la volonté. 6° A l'état pathologique, certaines compressions, certaines affections cérébrales sont la source d'effets de cet ordre. En médecine légale, l'éjaculation ou l'érection sont déjà un indice presque infaillible de la strangulation. Uccelli, professeur d'anatomie à Pise, rapporte même qu'en Italie, il s'est rencontré des personnes qui, pour éprouver encore cette sensation, ont employé un pareil moyen.

Hippocrate a remarqué, chez les Scythes, que certaines blessures de la nuque avaient pour résultat l'infécondité de la semence. Les sétons sur le même point peuvent occasioner le priapisme : les lésions du cervelet ont quelquefois entraîné l'atrophie des testicules.

La réciprocité ou, comme nous venons de le dire plus haut, la simultanéité de ces sympathies, est assez démontrée par les irritations intérieures des organes de la génération qui causent des irritations cérébrales ; par la castration suivie de mélancolie, d'idées tristes, chez les individus pubères à cette époque. Toutefois, il semble exact de dire que l'irritation ou l'excitation pathologique des organes reproducteurs ne réagit pas avec autant de force sur le cervelet que celui-ci sur le système générateur. Fodéré raconte qu'un homme piqué au pénis par un insecte, eut de violentes érections sans aucun sentiment voluptueux. Ce fait semblerait peu d'accord avec l'idée de Cabanis, qui veut que presque toujours les maladies des parties sexuelles soient la cause d'altérations mentales.

F. Cerveau. L'importance de cet organe dans l'économie, son influence sur toutes les parties du système, doivent le faire considérer comme la source et l'aboutissant d'une foule de sympathies. Parmi ceux des modernes qui ont le plus contribué à les faire connaître, nous aimons à citer ici le professeur Lallemand, dont les recherches anatomico-pathologiques sur les maladies qui affectent le centre nerveux sont empreintes de cette concision et de cette induction puissantes qui accompagnent toutes ses observations. Faire une analyse de son bel ouvrage, serait un hors-d'œuvre ; je ne présenterai que quelques-unes des lois qu'il y établit.

1° L'altération d'un organe qui amène sympathiquement dans le cerveau des phénomènes d'irritation, peut quelquefois, malgré que cette

dernière soit assez faible, produire des symptômes très-alarmans; c'est surtout ce qui arrive dans les maladies du type purement inflammatoire, qui ont leur siége dans des organes très-sensibles, et durent depuis peu de temps. 2° Si la maladie a été lente, et si, par suite, les désordres ont marché d'une manière insensible, la désorganisation très-avancée d'une partie du cerveau ne s'accompagne guère de symptômes qui paraissent redoutables au premier abord. Il semble que ce qui reste de l'organe peut suppléer, jusqu'à un certain point, la fonction générale dont le trouble ne se manifeste que dans une altération très-prononcée.

3° Il est très-possible de rencontrer quelquefois des maladies qui, dès le début, se manifestant par des symptômes locaux très-intenses, simulent plus tard des maladies cérébrales. C'est surtout ce que l'on remarque à la suite de douleurs extrêmement vives, sans cause appréciable, comme aussi résultant de violences extérieures, contusions, entorses, luxations, fractures comminutives, etc.

Le typhus et toutes les fièvres de ce nom sont dans le même cas; et cependant ici les désordres locaux, que l'autopsie fait reconnaître, sont placés sur des points spéciaux ou sur la totalité du canal alimentaire, bien que toutes les altérations de cette espèce produisent cet effet, quel qu'en soit le siége. Les organes internes, autres que les intestins, donnent lieu à des effets analogues; mais, de tous, celui qui jouit de la plus grande influence, est, sans contredit, le foie. L'hépatite aiguë, comme la chronique, s'accompagnent très-souvent de délire.

Est-il réellement vrai que les maladies du cerveau puissent remplacer simplement celles des autres viscères, comme l'ont pensé plusieurs praticiens? C'est ce que je n'oserais assurer. Je pencherais plutôt à croire que les deux affections marchent simultanément, mais que celle de l'organe le plus impressionné absorbe l'autre plus ou moins complétement. C'est ce que je crois trouver dans cet aphorisme d'Hippocrate: *E duobus doloribus simùl obortis, major obscurat alterum.* C'est, je crois encore, ce qui est démontré par les maladies aiguës, lorsque l'on voit le délire ou d'autres symptômes cérébraux, céder, soit à l'opération, soit aux remèdes dirigés avec art contre l'altération primitivement reconnue.

Les phénomènes sympathiques que peut occasioner l'affection idiopathique ou secondaire du cerveau, sont en grand nombre. Ce sont des paralysies partielles ou générales, des soubresauts des tendons, des mouvemens convulsifs, un surcroît d'énergie, ou une prostration des facultés sensitives, tous les changemens que nous avons déjà signalés dans les contractions musculaires, des nausées, des vomissemens bilieux, des troubles considérables de toutes les fonctions; dans quelques cas, l'hépatite; enfin, toute la série des phénomènes appelés ataxiques, dont nous ne devons pas ici retracer l'histoire.

Une objection, que l'on a faite à Barthez, pourrait peut-être être reproduite ici. Plusieurs auteurs célèbres pensent qu'il n'y a point sympathie lorsque la relation s'exerce entre les nerfs, les muscles qu'ils animent, et les vaisseaux qui suivent leur trajet; et cela, parce qu'on remarque une continuité bien évidente. Cette manière de voir, bien qu'elle soit appuyée d'autorités imposantes, et qu'elle présente un haut degré de probabilité, détruirait tout mouvement sympathique. Peut-il, en effet, en exister sans l'influence nerveuse, et les nerfs ne sont-ils pas distribués à toutes les parties de l'économie? Duméril pense les avoir rencontrés dans les tissus les moins doués de vie, les os, par exemple. Il y a par conséquent sympathie de continuité, et l'on est forcé de voir ce caractère dans toutes celles que nous reconnaissons; aussi, d'après ces considérations, nous continuerons à présenter leur exposé comme il l'a été jusqu'ici. J'aime encore mieux multiplier les faits de ce genre, comme Barthez, que de me voir dans la nécessité de n'admettre comme tels, que ceux qui semblent être l'effet du par hasard, et ne se rattachent à aucune règle.

§ IV. *Sympathies des organes de la digestion.* Dans les organes de la digestion, je ne comprendrai ni le pharynx, ni l'œsophage, dont les sympathies sont à peu près ignorées. Souvent en contact avec l'air et des corps étrangers, auxquels ils ne font subir aucun changement, ils ne peuvent jouir que d'une sensibilité obtuse. Je ne parlerai pas non plus des glandes salivaires; j'en traiterai à l'article *sécrétions.*

Intestins. *Estomac.* Cet organe mérite toute notre attention, autant par son importance propre, que par celle peut-être exagérée que quel-

ques auteurs ont voulu lui donner. Quant aux effets sympathiques dont il peut être le siége, nous n'en reconnaissons guère qui lui soient spéciaux, si ce n'est le vomissement. Il partage, avec le reste du canal digestif, tous les dérangemens secondaires que lui occasionent les perturbations primitives qui lui sont étrangères. Mais, malgré cela, l'estomac s'affecte beaucoup plus vivement que les autres organes de la digestion, à la suite d'une forte secousse morale, d'un chagrin violent et concentré, d'une douleur physique, vive et continue, tout comme d'une altération organique profonde, résultat des divers états cachectiques qui dénaturent, au reste, toute la fonction digestive.

J'ai dit que, parmi les faits sympathiques dont l'estomac était le siége, le vomissement lui appartenait d'une manière spéciale; comme tout en servant généralement à la digestion, il n'en a pas moins son activité propre; comme il est la sentinelle avancée de la fonction, il est aussi appelé à juger la quantité et la qualité des alimens: s'il rejette ceux-ci parce qu'ils sont trop copieux ou de mauvais choix, il n'y a rien de sympathique: mais qu'à la suite d'une sensation, d'une irritation qui lui soient étrangères, il s'en débarrasse, sans qu'on puisse attribuer ce résultat à aucune des raisons précédentes, il y a sympathie des plus marquées.

Les phénomènes de cet ordre sont très-nombreux. Au point de vue physiologique, la grossesse amène cet effet, du moins dans ses commencemens, ou simplement des nausées, qui cessent d'ordinaire vers le quatrième mois. La titillation de la luette, sa trop grande longueur accidentelle ou congéniale, le souvenir d'une chose dégoûtante, la vue d'un objet désagréable, l'aspect d'un précipice, l'action de tourner en rond, un balancement tel que celui des vagues, le mouvement d'une voiture, surtout à reculons, la syncope, l'approche des règles, sont tout autant de causes de vomissemens sympathiques.

Il est aussi des vomissemens du même ordre dont les causes appartiennent à la pathologie; il faut excepter ceux qui sont le résultat d'une affection propre à l'organe, ou d'une cause mécanique. Les affections rénales, la néphrite calculeuse, la péritonite, le début des fièvres éruptives (ici néanmoins, dans l'opinion de Broussais, on doit voir des maladies idiopathiques de l'estomac), le froid des fièvres intermittentes,

certaines hépatites, la présence de calculs biliaires; dans la phthisie, les efforts de toux, les plaies de tête, la commotion du cerveau, la rétention d'urine, l'opération de la cataracte; enfin, certaines affections cérébrales, qu'on peut regarder comme primitives, ont la plus grande influence sympathique sur la production de cet acte.

Ne doit-on pas rapporter aux vomissemens sympathiques celui que produit l'émétique appliqué sur une muqueuse, sur la plaie d'un vésicatoire, ainsi que l'a expérimenté Magendie, ou bien, faut-il supposer ce médicament absorbé, et porté directement sur l'estomac et les intestins qu'il excite énergiquement? Pour moi, j'aime mieux y voir une sympathie qui me paraît une réciproque naturelle des relations de cette espèce, que l'estomac entretient avec toutes les parties de l'économie.

Je dois ajouter ici que la plupart des causes qui sont susceptibles d'irriter l'estomac, amènent quelquefois cette irritation à ce point, qu'elle devient morbide et durable. Il est rare néanmoins qu'elles aient cet effet sur le vomissement; mais toutes celles que nous avons signalées comme propres à dénaturer la fonction digestive, sont dans le cas d'entraîner des affections plus ou moins graves, comme la gastrite, la gastro-entérite. Je puis répéter pour l'estomac ce que j'ai dit du cerveau. Des maladies ou des irritations qui leur sont étrangères, occasionent des affections qui leur deviennent propres, les remplacent ou les compliquent.

Parmi les fonctions de l'estomac, il existe encore un certain nombre de faits sympathiques, au milieu desquels je puis citer la faim, qui peut être symptomatique de la phthisie pulmonaire ou de la manie, de quelques affections vermineuses; l'anorexie avec ou sans dégoût, qui est presque toujours caractéristique des maladies aiguës, même les plus légères; le dégoût complet, qui est ordinairement un indice de gravité; le malacia, le pica, qui sont aussi des dépravations de l'appétit, propres le plus souvent aux filles avant la puberté, aux femmes grosses hystériques, tandis que les hommes y sont peu ou point sujets; la soif qui peut être immodérée, comme dans le diabète, l'hydropisie: dépravée comme la faim, dans la chlorose, l'hystérie; nulle comme dans le délire de certaines fièvres; l'horreur des liquides, caractéristique de l'hydrophobie.

Enfin, un dernier fait, qui devient aussi d'une grande importance, c'est la douleur épigastrique, suite d'un grand nombre d'affections étrangères au ventricule, mais qui ont du retentissement sur cet organe. Quelquefois cependant elle appartient simplement aux sympathies musculaires, car c'est dans les muscles eux-mêmes qu'elle a son siége.

Des sympathies actives de l'estomac. C'est surtout sous ce rapport que l'estomac mérite une attention particulière. Barthez dit que c'est l'organe dont on voit le plus souvent dans les maladies des communications sympathiques avec des organes qui n'ont point avec lui de relations sensibles. Broussais a été beaucoup plus loin : cherchant à expliquer toutes les maladies par la vue de ce qui se passe chez l'homme sain, et voyant d'ailleurs que les premiers troubles apparens appartenaient surtout à la fonction digestive, il a concentré toute son attention sur les parties qui la remplissent, et spécialement sur le ventricule. D'après cet auteur, et surtout ceux qui ont embrassé la même doctrine, la plupart des maladies ne sont que les symptômes d'une irritation, d'une inflammation primitive de la muqueuse gastrique ; les fièvres dites essentielles n'ont de valeur que comme expression d'une maladie de l'estomac, et cela, s'appuyant sur certains faits physiologiques généraux. Cette idée fait la base de sa doctrine physiologique et de son traité des phlegmasies chroniques. Que l'estomac soit, en effet, rempli d'alimens, surchargé de matériaux, la pesanteur de tête, l'abattement musculaire, le peu d'énergie des fonctions sensitives, le brisement des membres, diverses douleurs contusives des articulations en sont les symptômes généraux, qu'il retrouve exagérés dans les affections de la muqueuse stomacale. Mais, ajoute-t-il encore, « comment peut-on déposer ainsi sur la muqueuse extrêmement « sensible des organes digestifs, une foule de substances que l'on adresse « aux parties les plus éloignées du corps, si l'on ne connaît avec certi- « tude les signes et les effets de leur irritation ? » D'après cette opinion, on voit que l'estomac est de toutes les parties du corps, celle qui a le plus d'influence sympathique, soit que les phénomènes locaux éloignés, que son affection sollicite, soient purement symptomatiques, ou bien critiques. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est la sympathie

qui est mise en jeu à la fois dans leur traitement et leur production.

Lorsque l'estomac est surchargé d'alimens, ou lorsqu'il commence à les décomposer par le travail digestif, on remarque une certaine impulsion donnée au cœur, une débilité des muscles, une faiblesse cérébrale, une certaine tendance au sommeil, des frissons légers. La digestion terminée ou très-avancée produit absolument des effets opposés : une nouvelle vigueur, une énergie nouvelle remplacent la débilité de tous organes ; il semble que, dans le premier moment, l'estomac appelle à lui toute activité, toute force organique, pour les rendre plus tard à l'économie. La faim agit aussi sur le moral et sur le physique d'une manière très-marquée : idées tristes, imagination affaissée, esprit hébêté, jugemens faux, faiblesse universelle, douleurs et tiraillemens épigastriques, la caractérisent dès le début : exagérée, elle donne lieu aux mêmes effets, mais avec une énergie proportionnelle.

Dans l'état fonctionnel et physiologique, l'estomac entretient des relations très-évidentes avec le cœur et les poumons. Que son activité lui soit propre, qu'elle lui soit communiquée par sympathie, elle jouit toujours d'une grande influence sur les organes qui remplissent les fonctions circulatoires et respiratoires. La réciprocité qu'on observe dans presque tous les cas, me semble bien faite pour mériter, à la muqueuse gastrique, l'importance que nous lui voyons attribuée par l'école physiologique. Passons à la pathologie.

Les éruptions cutanées, comme la rougeole, la miliaire, la scarlatine, la variole, ne doivent être considérées que comme sympathiques de l'inflammation de la muqueuse digestive, dont la fièvre d'incubation annonce l'activité. Mais, aussitôt que l'éruption cutanée a lieu, la fièvre cesse comme l'irritation interne, à moins que cette éruption ne soit difficile, contrariée ou exagérée, cas dans lesquels une nouvelle sympathie se manifeste sur les voies digestives, car il y a réciprocité entre les deux affections. Telle est la manière de voir du médecin du Val-de-Grâce. Abstraction faite de toute explication, ces faits sont exacts, et nous ne pouvons nous refuser à les admettre comme lui.

Supposons maintenant l'existence d'une inflammation gastro-intestinale, quels en seront les symptômes sympathiques ? Tous les organes

participeront, d'une manière générale, à cette irritation, mais à des degrés divers et à des modes différens, suivant le rôle qu'ils remplissent dans l'économie. Sans prétendre (comme Broussais) expliquer toute la pathologie par la physiologie, je ne puis m'empêcher d'être, comme ce savant auteur, frappé de certains rapprochemens qu'il est permis d'en faire. Tandis que, dans l'état physiologique, nous voyons, pendant la digestion, moment où l'estomac est le plus excité, la faiblesse musculaire, le peu d'énergie cérébrale, la tendance au sommeil; ne voyons-nous pas, au point de vue pathologique, cette même faiblesse, la perte des facultés mentales, le coma, le carus, être la suite de l'irritation gastro-intestinale? Certainement, l'exaltation des fonctions des sens, le délire, les soubresauts des tendons, qui accompagnent aussi quelquefois cet état des voies digestives, n'ont pas leurs correspondans en physiologie, et l'auteur qui admet ces rapprochemens d'une manière complète, a eu besoin de faire une description de cette maladie suivant le tempérament du sujet.

Ainsi, ce sont les symptômes comateux qui prédominent chez les individus sanguins et pléthoriques, par la compression du cerveau; chez les individus nerveux, le délire et ses modifications, les convulsions, les soubresauts, etc., etc.; les idées tristes, la crainte de la mort, les douleurs vagues des membres, contusives des articulations, surtout aux membres supérieurs, chez les sujets lymphatiques, etc., etc.

L'estomac mérite aussi notre attention, sous le rapport des matières toxiques qui peuvent quelquefois pénétrer dans son intérieur. Est-ce de l'opium : le premier symptôme est un assoupissement marqué, que quelques auteurs regardent comme l'effet secondaire d'une irritation cérébrale primitive. La strychnine, après avoir porté son amertume sur les organes du goût, sollicite la moelle épinière. La picrotoxine amène le même résultat, avec cette différence que, tandis que, dans le premier cas, les attaques de tétanos alternent avec des convulsions, ou coïncident avec elles; dans l'autre, le tétanos est complet et sans convulsions concomitantes (1). La belladone produit la dilatation de la pupille; la jusquiame fait croire à l'augmentation du globe de l'œil,

(1) Delile et Magendie.

amène l'irrégularité de la pupille (1). Certains bolets font chanter, d'autres rire (2). Quelques champignons vénéneux occasionent de l'hilarité, d'autres, des idées tristes. Le tabac produit le narcotisme, comme l'opium; il l'occasione en lavemens, appliqué seulement sur la peau ou fumé. Le seigle ergotté et la belladone agissent fortement sur l'utérus. Le premier produit la paralysie des extrémités. L'ivraie donne des vertiges, et vicie les fonctions cérébrales, d'où le proverbe usité en Italie, et rapporté par Delile, dans la préface de sa traduction des Géorgiques, pour indiquer un homme dont le jugement n'est pas très-sain : *a mangiato di pane con loglio.*

Si je voulais faire un tableau complet des sympathies de l'estomac, je n'aurais rien de mieux qu'à prendre de Broussais et de son école, l'histoire générale de la gastro-entérite; nous y verrions les altérations secondaires du cerveau et de ses fonctions, celles du système dermoïde, du cœur et de ses usages; de la respiration et de son organe; enfin, de tous les systèmes de l'économie, suivant leur degré de vitalité, et leur importance dans la conservation de la vie. Toutes ces sympathies, manifestées par des désordres locaux déjà signalés par la céphalalgie, les sueurs partielles ou générales, le défaut de transpiration, des sécrétions nulles, la douleur épigastrique, etc., etc.; et enfin, leur combinaison réciproque suivant les conditions données. Mais toutes ces considérations développées ici nous ameneraient trop loin, et je ne crois pas que, tout en les plaçant au premier degré d'importance, elles doivent me faire oublier celles qu'il me reste à présenter. Voyons si, dans les organes digestifs séparés, nous ne verrons pas quelques effets spéciaux.

Rectum. Le rectum entretient des relations sympathiques avec le col de la vessie. Les auteurs citent des exemples de ténesmes coïncidans avec des symptômes d'uréthrite. Les vésicules séminales, les testicules sont aussi en relation avec l'organe de la défécation. Reydelet a remarqué que l'évacuation exagérée du sperme occasionait le relâchement du ventre, et, réciproquement, que la constipation était la suite de la privation continuée des plaisirs vénériens.

(1) Barbier. (2) Bulliard.

Dans la colique du Poitou (colique de plomb), les extrémités supérieures et inférieures se contractent violemment, et conservent cet état plus ou moins long-temps. Barthez, qui a signalé ce fait de sympathie entre le colon et les extrémités, donne à ce sujet des vues pratiques du plus haut intérêt. L'auteur de la *Science de l'homme*, et Bordeu qui a écrit sur cette maladie *ex-professo*, sont d'avis qu'il faut directement rechercher en quoi consiste la modification anormale qui reste dans l'intestin, et la traiter par des moyens convenables, pour faire disparaître cette contracture, qui persiste long-temps encore après que les symptômes alarmans de cette affection ont perdu de leur intensité.

J'ai dit que je ne parlerais ni du pharynx, ni de l'œsophage. L'inflammation de leur muqueuse produit des sympathies analogues à celles des autres phlegmasies. Il n'y en a guère chez eux que d'exprimées par des viciations de la déglutition; mais, comme elles appartiennent aux muscles, c'est à ce que j'ai dit à ce sujet que je renvoie le lecteur.

§ V. *Des sympathies du poumon.* A mesure que j'avance dans cet exposé, je sens que mon travail se simplifie; car, sous peine de me livrer à des répétitions nombreuses, je suis forcé de laisser de côté une foule de sympathies dont j'ai déjà parlé. Que pourrai-je dire à présent de celles dont le poumon est le siége à l'état physiologique : j'en ai déjà signalé une partie dans un grand nombre d'articles. Tous les états qui augmentent l'impression du cœur, donnent un surcroît d'énergie à la fonction respiratoire, comme le mouvement, l'action de respirer un air froid. Dans les autres cas, le poumon est peu sensible; il est, pour ainsi dire, passif, ou du moins jouit d'un mode de vitalité spécial : aussi, les diverses manières dont s'exécute la respiration tiennent à l'activité musculaire. Par lui-même, l'organe n'a pas grande signification à l'état physiologique. Ni lui ni la fonction ne sont puissamment modifiés sous ce rapport. Il reçoit le sang que lui envoie le cœur, le lui rend après l'hématose : il est organe de transmission. Ses blessures, même au début, ne sont suivies ni de douleurs, ni de désordres graves. Ce ne sont que l'emphysème, ou l'épanchement sanguin qui deviennent dangereux par les accidens secondaires qu'ils déterminent.

Mais il n'en est pas de même au point de vue pathologique. Toutes les

maladies peuvent avoir sur lui un retentissement plus ou moins marqué. La respiration devient difficile dans toutes celles qui sont signalées par un affaiblissement musculaire. Toutefois, le diaphragme est peut-être le dernier à subir cette influence: aussi, me semble-t-il être le dernier muscle volontaire de la série. Il est même si près de ne pas obéir à la volonté, que je suis peu tenté de croire à la possibilité de la mort en retenant la respiration. La sympathie de la peau avec le poumon est très-marquée; mais c'est surtout avec la plèvre, que l'enveloppe générale entretient des relations. Qu'un passage subit du froid au chaud agisse sur la peau, surtout si l'échelle parcourue est considérable, le poumon peut être affecté de toute sorte d'inflammations. Je sais bien qu'on pourra me dire que l'air inspiré agit directement, et que, dans ce cas, il n'y a point sympathie: mais le bain ne donne-t-il pas le même résultat, alors que la température de l'air est aussi élevée, ou presqu'aussi élevée que celle du corps?

Toutes les muqueuses enflammées ont aussi une relation plus ou moins intime avec le poumon. La gastro-entérite et la gastrite ne produisent-elles pas la toux dite stomacale? Que de pneumonies où succèdent à d'autres inflammations ou les compliquent! Toutes ces sympathies sont peu connues et pour ainsi dire accidentelles; on ne peut rien décider *à priori*, ni sur leur début, ni sur leur marche, à moins que des maladies antérieures, et une forte tendance de la part de l'individu à être affecté de ces altérations, ne puissent éclairer le praticien.

Mais il n'en est pas de même dans les affections propres et idiopathiques des poumons ou des plèvres. Que de phénomènes sympathiques les signalent et les caractérisent. Malaise, anxiété, céphalalgie, vomissemens: toutes les phlegmasies pulmonaires excitent des sympathies variées suivant les âges, les sexes, les tempéramens. C'est le cerveau chez les enfans, le foie et le tube digestif chez les adultes, la peau et divers autres organes suivant l'idiosyncrasie. Abcès glandulaires à la marge de l'anus, aux parotides, comme l'a remarqué Baglivi, qui, dans son écrit sur la médecine-pratique, rapporte que, dans une épidémie de pleurésies, tous ceux-là furent guéris, qui eurent les parotides gonflées ou abcédées. Le tissu pulmonaire est-il enflammé; alors

pommettes rouges. Y a-t-il phthisie; chaleur âcre à la paume des mains à la plante des pieds, sueurs partielles du tronc et des parties supérieures, frissons nocturnes, etc.

Je dois ajouter, pour la plèvre, que beaucoup d'individus succombent à son inflammation, après l'amputation d'un membre. On trouve alors des collections purulentes, ou séro-purulentes, des adhérences au côté pulmonaire, etc., etc.: sa phlegmasie primitive occasione souvent des douleurs vives aux mains, au dos et aux épaules, aux lombes, la rougeur des pommettes, le rhythme plus développé du pouls qui devient fort dur.

Bien que les plèvres ne communiquent pas directement avec les organes abdominaux, elles ont beaucoup de relations sympathiques avec eux ou leurs enveloppes; mais il est bon de remarquer avec Bichat, que la réciprocité qu'on observe entre l'ascite et l'hydrothorax, n'a jamais lieu que lorsqu'une maladie est déjà très-avancée : ainsi, la collection se forme d'abord à côté de l'organe malade, et ne détermine une collection analogue sur un autre point, qu'après avoir déjà suivi une partie de ses périodes. Ici se présente ce principe de Broussais, que les parties du corps analogues de fonctions et de structure sont les premières à recevoir leur influence sympathique réciproque. Ce principe, du reste, se trouvera plus tard répété dans la division de Barthez, et dans celle de Haller, qui ne l'ont indiqué que par moitié.

§ VI. *Circulation et ses organes.* La circulation éprouve, à chaque moment de l'existence, des variations qui sont du plus haut intérêt. Le pouls même, avant la découverte du mouvement sanguin, a toujours été pour les médecins une source de diagnostic des plus sûres et des plus fidèles. Hippocrate, sans avoir jamais écrit à ce sujet, s'en est quelquefois servi dans sa pratique, soit pour le diagnostic, soit pour le pronostic. Mais celui des auteurs qui, le premier, en a donné une théorie, c'est Galien, dont un grand nombre d'ouvrages nous offrent des vues très-lumineuses sur le jugement à porter, d'après le rhythme des pulsations artérielles. Les histoires qu'on fait de lui signalent ses grandes connaissances des rapports sympathiques des maladies avec le pouls Elles pourraient nous paraître fabuleuses, si, dans des temps plus modernes, nous ne retrouvions point leurs analogues dans les ouvrages de

Baillou, de Bordeu, de Fouquet, qui, d'après le rapport du professeur Caizergues, témoin oculaire, en tirait des conséquences surprenantes. J'avoue qu'en lisant son livre, j'ai été bien des fois étonné des nombreuses différences que cet habile observateur savait y remarquer. Bien souvent je me suis demandé si l'aspect général du malade ne lui fournissait pas plus de données pour le diagnostic, que les nuances fugitives des pulsations. J'ai cherché quelquefois si, dans la nature, il n'y aurait pas certaines comparaisons qui pussent en faire concevoir la réalité. L'aveugle et le sauvage ont une oreille qui leur fait distinguer, au premier, les personnes à la voix, à la marche; au second, reconnaître les bruits et en percevoir les causes à des distances qui nous étonnent. Pourquoi donc ne pas admettre chez un médecin qui a vieilli dans la pratique, ce tact exercé, résultat de l'habitude et d'une attention pour lui devenues nécessité, comme l'exercice de l'ouïe chez l'aveugle et le sauvage?

Certes, la connaissance des variations du pouls est très-utile au médecin, et nous devons ici en reconnaître l'importance; mais, comme il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir aller dans son étude aussi loin que les auteurs célèbres que je viens de citer, comme d'ailleurs, nous avons d'autres sources nombreuses de jugemens, je ne présenterai ici aucune analyse de leurs livres. Je dirai seulement de Fouquet, et de Bordeu, son maître, qu'ils ont eu pour but de faire connaître les différentes espèces de pouls qui annoncent les évacuations critiques, et les divers émonctoires par lesquels elles doivent se faire. Tout en regardant le pouls comme un des signes principaux, je ne lui ferai pas jouer, comme Fouquet, le rôle de nous éclairer seul sur la connaissance de la cause, comme du siége de la maladie. Cette assurance et sa division ressemblent à celles des Chinois, qui admettent un pouls picotant comme le bec d'un oiseau, faisant éprouver la sensation d'une goutte d'eau qui tombe par une fente, d'une grenouille embarrassée dans l'herbe, etc., etc. D'ailleurs, quel est le praticien qui n'ait pas reconnu cette vérité du Père de la médecine : *Pulsus bonus, urina bona, æger moritur?*

Il est cependant quelques divisions du pouls qui méritent d'être conservées, telles que celles de régulier, irrégulier, intermittent, inter-

cident, égal, inégal, petit, serré, filiforme, dicrote, tout autant d'espèces qui sont quelquefois le résultat de causes directes, mais plus souvent sympathiques, d'une affection interne.

Le cœur, dans l'état physiologique, éprouve dans sa fonction des changemens divers à chaque instant de notre existence. La digestion en ralentit ou en accélère les battemens, suivant le moment et les alimens. Les variations brusques de température, les saisons, les climats, le mouvement, le sommeil, les passions en sont des excitans naturels : la joie leur donne de la plénitude, la haine et l'ambition les concentrent, la colère en développe le rhythme au plus haut degré. En les suivant dans les âges, nous verrons la crainte et la timidité coïncider avec l'enfance où ils sont fréquens, mais faibles ; le courage et l'audace avec la jeunesse, temps de prédominance des appareils pulmonaires et vasculaires ; l'ambition, l'envie, la haine, l'intrigue avec la virilité, temps où se concentre l'activité de la jeunesse.

La circulation peut être momentanément suspendue dans la lipothymie, résultat d'une douleur vive, morale ou physique, de la grossesse, d'une forte détonation, d'une frayeur subite, de l'inanition. Je place ici la lipothymie, et je suis en cela le sentiment de Sauvages qui dit que ce phénomène est à l'homme sain ce que la syncope est à l'homme malade. Il raconte un effet de cette nature, qu'il a éprouvé de lui-même en voyant le supplice d'un roué : *Memini me leipothymiam esse passum, dum nefarii cujusdam crurifragium spectarem.* (Nosol. méth., t. I, p. 422).

Il est rare en pathologie de voir des maladies étrangères à l'appareil circulatoire, occasionner des affections qui deviennent propres à ce dernier : le cœur est le *primum vivens* et *l'ultimum moriens* des organes ; des artères même soumises à l'influence directe d'une désorganisation, ne passent à cet état que les dernières ; on ne leur voit qu'un développement plus considérable que dans l'état normal. Le pouls se suspend quelquefois (syncopes) ; mais, en général, le cœur paralysé, l'est pour peu de temps. Les causes de la lipothymie agissant avec plus d'énergie ou de continuité, peuvent produire la syncope.

L'anévrisme du cœur occasione des douleurs éloignées ; l'introduction dans le sang artériel ou veineux de substances plus ou moins irritantes,

déterminent des convulsions et la mort, ainsi qu'il résulte des expériences de Bichat dans ses recherches sur la vie et la mort.

Je ne parlerai point ici de l'injection dans le sang de l'upas tieuté (Delile et Magendie), du tieunas, du venin de la vipère, de l'acide hydrocyanique, de l'huile et de l'eau de laurier-cerise (Fontana) ; il en sera question en traitant des diverses opinions des auteurs sur les sympathies.

Des vaisseaux et des glandes lymphatiques. Bichat, dans ses recherches d'anatomie générale, prétend trouver une différence entre les maladies primitives des glandes lymphatiques et leurs maladies de relation. Leur gonflement idiopathique, dit-il, est exclusif à l'enfance ; le sympathique appartient à tous les âges. Le premier coïncide avec l'altération du tissu glandulaire ; le second est simple. Mais, dans le bubon qui survient à la blennorrhagie, n'y a-t-il pas quelquefois suppuration de la glande et du tissu cellulaire qui l'environne ? Et cependant, la maladie ne lui est pas primitive. Généralement vrai, le principe de l'auteur de l'anatomie générale est quelquefois en défaut ; aussi, j'aime mieux étudier directement les sympathies des lymphatiques sans vouloir asservir à des règles les phénomènes antérieurs, ou concomitans de leurs maladies. Leurs relations sont obscures ; cependant beaucoup de crises heureuses, beaucoup de convalescences s'accompagnent chez eux de tuméfaction ou d'abcès. Les auteurs rapportent aussi des histoires singulières de bubons survenus à la suite de coups, de chutes, d'attrition de parties, de lésions nerveuses mécaniques. Leurs maladies propres ne s'accompagnent que des phénomènes généraux, analogues à ceux des maladies des autres organes, qui affectent le même type. Dans l'état physiologique, je ne leur connais aucune sympathie.

§ VII. *Appareil absorbant et exhalant.* De la peau. Enveloppe générale du corps humain, réseau éminemment vasculaire et nerveux, la peau entretient de nombreuses relations de la plus haute importance. Comme la muqueuse gastrique, elle sert à recevoir l'action médicamenteuse d'une grande quantité de substances, qu'on applique à sa surface. Toujours en contact avec l'air atmosphérique, elle en transmet à tout le système les modifications avec rapidité ; aussi nous offrira-t-elle de l'intérêt sous le double rapport de la santé et de la maladie. L'impression

du froid diminue l'exhalation cutanée, et soudain favorise la sécrétion pulmonaire et de l'urine. Peu continuée, elle augmente l'activité viscérale, favorise la digestion, fait croître l'appétit; elle est susceptible d'arrêter les hémorrhagies habituelles, comme les règles, les hémorrhoïdes, l'épistaxis, comme aussi les accidentelles. La chaleur produit des phénomènes inverses. L'une et l'autre, long-temps prolongées, sont des débilitans généraux.

Dans l'état de maladie, la peau est l'aboutissant ou l'occasion de sympathies bien plus importantes encore; elles sont relatives à son état d'hygrométricité, de sensibilité locale, de coloration, de chaleur, de ses dégénérescences.

Acre, brûlante, sèche dès le début des fièvres éruptives, elle affecte les mêmes caractères dans presque toutes les phlegmasies aiguës des muqueuses internes. Dans l'hystérie, les tégumens du crâne sont, comme d'autres points du système cutané, le siége d'une douleur connue sous le nom de *clou hystérique*. Dans les affections du foie, la base de l'épaule droite, ou simplement la peau de l'épaule, sont le siége de douleurs vives. Dans toutes les inflammations aiguës des viscères, la peau, qui leur correspond, devient d'une sensibilité exagérée; la douleur des tégumens de l'épigastre et de l'hypogastre, coïncident avec la gastrite, la métrite, la cystite. Dans la phthisie et la pneumonie, les pommettes sont colorées en rouge; la première de ces affections occasione des douleurs à la plante des pieds, à la paume des mains, des sueurs partielles du tronc; enfin, quelques auteurs veulent que la couleur jaune de la peau dans l'hépatite, ne soit qu'un effet purement sympathique.

Mais, pénétrons plus avant, et considérons la peau dans ses altérations : toujours même valeur. La scarlatine et la rougeole agissent sur l'estomac; l'érysipèle est le plus souvent le symptôme d'une affection interne. Souvent les maladies de la peau s'annoncent, dès leur début, par des vomissemens. Personne n'ignore combien ces signes extérieurs par leur physionomie, leur marche, leur durée, peuvent faire augurer certainement de la terminaison. Quelques auteurs même ont prétendu que toutes les productions exanthématiques étaient l'expression de maladies

internes intestinales. Néanmoins, j'aime à penser que, dans les convalescences, toutes les productions de cette nature ne sont point dues à la même cause ; mais lorsqu'il est bien constaté que les altérations tégumentaires en dérivent, c'est l'angine, le catarrhe, la gastro-entérite, ou la dothinentérite (Bretonneau) qui doivent fixer l'attention. Le typhus occasione quelquefois des sudamina, des pétéchies. Les plaques gangréneuses sur les parties les plus déclives et surtout celles qui, du côté du sacrum, du coccix, peuvent provenir d'une irritation mécanique, n'ont pas plus de valeur que les précédentes ; elles signalent seulement de la gravité.

VIII. *Appareil sécrétoire.* Bichat, dans son Anatomie générale, fait observer que la plus ordinaire des excitations que les glandes sécrétoires puissent éprouver, c'est l'irritation de l'extrémité du conduit excréteur. Lorsque, avec la langue, on stimule l'ouverture du canal de Sténon, la parotide envoie une plus grande quantité de salive. Cette quantité augmente lorsque des substances de nature âcre sollicitent le même point. L'action de pleurer, provenant de cause physique ou morale, est précédée d'un picotement au lobule du nez, et à la suite, les larmes coulent avec abondance. C'est d'après la même idée que les physiologistes nous apprennent que, lors du passage des alimens dans le duodénum, l'écoulement de la bile devient plus actif ; le frottement du gland excite les vésicules à se délivrer de la présence du fluide qu'elles contiennent ; les testicules, à le produire. Ces idées générales m'éviteront de revenir, en particulier, sur les sympathies de chaque glande, avec la terminaison de son canal excréteur.

1. *Glandes salivaires.* L'idée d'un aliment qui flatte notre goût, sa vue ou son odeur augmentent leur activité sécrétoire ; de là ce dicton populaire, *l'eau en vient à la bouche.* Les phlegmasies aiguës en diminuent l'énergie comme celle de toutes les autres sécrétions, l'urinaire exceptée. Les parotides s'abcèdent ou se gonflent sympathiquement par une foule d'irritations qui leur sont étrangères, mais plus souvent par celles des organes reproducteurs (Hippocrate), ou des organes pulmonaires et de leurs annexes (Baglivi). Les maladies dont les salivaires sont le siége, n'ont pas un grand retentissement ; elles agissent plutôt par les qualités

de la salive. Celle-ci est sans doute altérée sympathiquement, lorsque, pendant la nausée, elle nous fait éprouver une sensation si désagréable.

2. *Des reins.* En physiologie, les reins n'ont pas de grands rapports sympathiques. La quantité, la qualité des urines est le plus souvent le résultat de causes directes. L'odeur qu'elles exhalent après l'injestion d'asperges, de térébenthine, leur est communiquée immédiatement. Si l'exhalation cutanée se supprime, elle est suppléée par la sécrétion urinaire : mais il n'y a point là de sympathies.

Les reins entretiennent entre eux des relations de cette espèce, mais seulement perceptibles en pathologie. Les reins sont tellement unis par la communauté de structure et par la communauté de leur fonction, que l'on a vu quelquefois des abcès rénaux, un calcul de l'uretère ne faire éprouver de douleurs que du côté opposé (Baglivi, Lancisi) : l'ischurie rénale complète, alors que l'autopsie ne signalait d'altération perceptible que dans l'un de ces organes. Le rein sympathise avec l'estomac : vomissemens dans la néphrite : avec le testicule, puisque la rétraction de ce dernier est un symptôme de phlegmasie rénale.

Le nitre et les autres diurétiques agissent sans doute sympathiquement sur les reins, dont ils augmentent l'énergie sécrétoire.

Je ne séparerai pas la vessie de l'article des reins. Sa muqueuse est en relation avec le bout du gland, ou plutôt la fosse naviculaire. La présence d'un calcul fait ressentir à ce point des douleurs assez vives. L'extraire, est un acte doublement prudent; car, outre ses inconvéniens directs, il a celui d'irriter le pénis, de le faire entrer en érection : les enfans, portés à le tirailler, peuvent contracter par-là l'habitude de la masturbation.

III. *Du Foie.* Les maladies du foie ont un retentissement étendu sur les diverses parties de l'économie, et par leur action directe, et par leurs relations sympathiques. Sous ce dernier point de vue, c'est avec la tête que cet organe entretient des relations. Sympathies avec le cerveau dont la réciprocité est assez connue : les plaies de tête occasionent des maladies de l'organe formateur de la bile. Que celui-ci soit primitivement affecté, l'encéphale et ses annexes éprouvent, à leur tour, diverses affections secondaires. La cause de cette réciprocité ou de cette simultanéité d'affections n'a même pas besoin d'être purement physique. Bichat,

et, après lui, Bricheteau, citent des faits qui le démontrent. Un violent accès de colère, d'après le premier, un vif désir de vengeance comprimé par les assistans, produisirent, d'après le second, un ictère presque soudain, les convulsions et la mort en très-peu de temps (Bricheteau, *Journ. suppl. du dict. méd*). *Rodit Amarè jecur*, a dit un poète. Je désirerais que ce fût un médecin ; car il n'est presque point de phlegmasies aiguës des viscères qui n'affectent point le foie par sympathie.

§ IX. *Des organes reproducteurs, utérus, ovaires, testicules.* Les organes générateurs exercent chez l'homme et chez la femme une influence remarquable, soit dans l'état physiologique, soit dans l'état pathologique. Cependant, les deux sexes n'y sont pas également soumis. Les changemens que produisent leur développement et leur état fonctionnel en activité, sont plus marqués chez la femme. L'homme développe une plus grande énergie musculaire : moins sédentaire, il est exposé à des sensations plus diverses, plus multipliées, qui font plus diversion aux désirs, aux passions que fait naître l'excitation partie des organes générateurs. Aussi, voit-on en dériver très-peu de maladies chez les personnes de l'autre sexe, qui, habituées aux travaux de la campagne, se rapprochent par-là davantage de la constitution mâle.

Dans l'article *cervelet*, nous avons déjà parlé des sympathies qui l'unissent aux organes reproducteurs. Le larynx nous a fourni des rapprochemens de la même nature. J'ai omis à dessein de parler des glandes mammaires ; car, leur sympathie la plus marquée a lieu avec l'utérus. Chargé de la fonction importante de conserver et de transmettre au dehors le produit de la conception, il devenait nécessaire à celui-ci d'entretenir avec toutes les parties du corps qui pouvaient déterminer, favoriser et produire immédiatement ces fonctions, des relations nombreuses. Aussi, voyons-nous d'abord s'établir des rapports sympathiques du mamelon, de la lèvre et de l'organe directement excitateur avec la matrice. Au moment de l'expulsion du fœtus, c'est avec le diaphragme, les muscles abdominaux. Ce dernier fait est une synergie dans l'ordre reçu : mais, pourquoi pas une sympathie ? Le cervelet et les organes générateurs ne concourent-ils donc pas, chacun à leur manière, à l'unité de fonction, à un but commun ?

Les maladies que l'utérus détermine sont très-variées, bien que les causes en soient souvent identiques. La suppression des règles, leur difficulté à s'établir, sont l'occasion de désordres qui, suivant le tempérament du sujet, portent un caractère spécifique : convulsions chez les personnes nerveuses; douleurs gravatives, assoupissement chez les personnes fortes et sanguines; appétits dépravés dans la chlorose, la grossesse. Je ne parlerai pas ici de ces relations si extraordinaires qui suivent la suppression; de ces hémorrhagies accidentelles, devenues habitude, et remplaçant l'écoulement naturel. Je ne ferai pas non plus mention de l'hystérie, de la nymphomanie, que certains auteurs regardent comme sa modification : les énumérer me suffira. Si leur marche était constante, leurs symptômes invariables, je rechercherais les phénomènes sympathiques qui les accompagnent; mais c'est précisément ce défaut de fixité qui m'engage à m'en abstenir.

Les ovaires sont, chez la femme, les analogues des testicules; ils sympathisent avec l'économie entière. Une femme qui en est privée, se rapproche de la constitution de l'homme. Les seins s'affaissent, les cheveux grossissent et frisent; le poil se développe; mais tout cela se passe en rapport avec l'âge.

Le testicule sympathise avec le gland; spasme du premier, répondant à l'excitation du second : avec le canal de l'urètre, engorgemens testiculaires à la suite de blennorrhagie; avec le rein, nous en avons déjà parlé lorsqu'il était question de celui-ci. Disons encore que ces maladies, et surtout les organiques, qui peuvent être suivies de son ablation, sont toujours accompagnées, comme cette dernière, d'idées tristes, de mélancolie, bien propres à augmenter le mal. Tel est l'exposé que j'ai cru devoir présenter avant de traiter de l'utilité de la connaissance des sympathies, sous les points de vue pathologiques et thérapeutiques. Celle-ci ressort sans contredit de tout ce que j'ai pû dire de particulier à chacune des relations de cette nature que j'ai signalé. Aussi, je ne crois avoir à traiter ce point de vue de mon travail, que d'une manière générale. Je serai un peu plus long sur ses rapports avec l'art de remplir les indications, qui est le point que je me propose de traiter dans la seconde partie, que je ne considère, du reste, que comme un corollaire forcé de la précédente.

DEUXIÈME PARTIE.

Utilité de la connaissance des sympathies dans la pratique médicale.

Les relations que nous avons signalées sont susceptibles de se montrer par des états morbides divers, d'où il suit naturellement que leur connaissance est très-importante relativement au siége, à la nature du mal et aux moyens thérapeutiques propres à remplir les indications qu'elles présentent. Cette dernière considération sera traitée à part dans la seconde division de ce chapitre, que j'intitulerai : sympathies thérapeutiques.

I. La pathologie emprunte de puissans secours à la sympathie dans la détermination, et de la cause et du siége du mal. Cette proposition dérive certainement d'une manière directe de l'exposé que je viens de faire des divers phénomènes de relation : aussi, je n'entrerai point dans une longue discussion pour la démontrer ; j'aime mieux citer quelques exemples : les yeux, dit Horace, sont les organes les plus propres à graver en nous des sensations et des idées.

Pinel, dans son Traité sur les hémorrhagies (*Nosol. phil.*), fait observer qu'il existe une grande relation sympathique entre l'utérus et l'organe respiratoire. Quelquefois la suppression des règles précède une hémorrhagie pulmonaire ou coïncide avec elle. Irons-nous, dans ce cas, voir simplement une hémoptysie idiopathique et la traiter comme telle ? Ne devons-nous pas plutôt faire suivre à la sympathie la marche inverse, et rappeler la fluxion vers son organe naturel ? C'est le procédé le plus raisonnable, celui que les médecins les plus célèbres, depuis Hippocrate, ont constamment mis en usage avec le plus de succès.

Lorsque la présence des vers dans le tube intestinal produit chez les enfans des symptômes nerveux, ou l'ascite, chez le pubère ou l'adulte, le priapisme ou même des pollutions diurnes et des pertes séminales, comme cela résulte des savantes observations du professeur Lallemand ;

ce n'est pas dans les organes générateurs, ce n'est ni au cerveau, ni au tissu infiltré de l'abdomen que réside la cause; les sympathies qui unissent ces organes au tube digestif nous l'apprennent; comme aussi pour les foyers vermineux, les relations de ce genre, entre les intestins, la pupille, le bout du nez et les gencives.

Dans l'embarras gastrique simple, nous savons qu'il existe quelquefois une céphalalgie très-intense: aussi, les auteurs ne manquent-ils pas de signaler la sympathie réciproque de l'estomac et du cerveau. Si, dans ce cas, nous rapportons l'affection à l'organe encéphalique, nous traiterons vainement par des sangsues, des anti-phlogistiques. Dans l'autre cas, un évacuant agira sur la cause, et le mal aura bientôt cessé.

Dans l'exemple que je viens de citer, la réciprocité peut exister, c'est-à-dire, que le cerveau, primitivement affecté, est susceptible d'occasioner l'embarras gastrique. Mais, c'est surtout dans les maladies dites imaginaires, qui bien souvent n'ont que trop de réalité, que nous retrouverons cette idée beaucoup mieux précisée. On peut les considérer sous deux points de vue: 1° la lésion première appartient aux organes abdominaux, et agit secondairement sur l'encéphale; 2° l'affection de ce dernier en est la cause primitive, ou plutôt, enfin, les deux maladies marchent simultanément avec prédominance marquée de l'une sur l'autre. Dans les deux cas, la distinction sert au traitement: dans le premier, c'est aux viscères qu'il faut s'adresser directement; au second ne conviennent que les remèdes principalement moraux.

L'épilepsie a quelquefois un siége; et, dans le principe, c'est-à-dire, avant qu'elle soit habituelle, le médecin peut avoir quelques succès, si, en reconnaissant sa sympathie, il arrive à la connaissance précise de sa cause. Les vers, certaines maladies intestinales, les excitations exagérées des organes générateurs, certaines lésions nerveuses entretenues par des corps étrangers, la déterminent: dans tous ces cas, le moyen est facile. Kempf a donné comme caractéristique de celle qui dépendait de l'état des organes de la reproduction, la rotation du testicule pendant l'accès.

Les lésions de la fonction musculaire, peuvent être sympathiques (colique des peintres, tremblement, faiblesse): les lésions nerveuses sont dans le même cas. Whyth et Richter citent des observations d'amau-

rose guéries par des émétiques, des purgatifs; d'autres, par la réapparition des règles primitivement supprimées.

Je ne parlerai pas des hémorrhagies j'ai cité déjà un fait de cette nature. M. Broussonnet a observé, dans sa pratique, un fait identique et dont la guérison a été complète par l'heureux emploi des emménagogues. Les métastases, à leur tour, sont le plus souvent des phénomènes sympathiques que l'on ne guérit bien qu'en s'attaquant à la cause.

Je pourrais étendre chacune des considérations précédentes à chacune des sympathies que j'ai parcourues dans mon exposé; mais j'en reviendrais toujours au même cas, que leur connaissance dirige, dans presque toutes les circonstances, le jugement à porter. Je pourrais surtout faire entrer en première ligne celles qu'unissent les organes les plus importans avec la circulation, la respiration, les fonctions cérébrales, etc.: pour la première, je n'aurais qu'à citer Galien, Solano, Bordeu, Fouquet et un grand nombre d'auteurs que l'habitude et leur organisation ont rendu si célèbres dans l'art sphygmique; mais je ne ferais que rapprocher ici ce que j'ai déjà dit dans une foule d'articles séparés. — J'ai signalé les avantages; signalons les inconvéniens.

Dans la pratique, nous pouvons précisément être trompés par les sympathies. Baglivi a vu qu'un calcul situé dans un rein, fit éprouver de la douleur au malade dans l'autre rein seulement: il dit dans un autre endroit de son livre que des abcès rénaux ne se firent ressentir qu'au genou, sympathie, au reste, anomale qu'aucun praticien peut-être n'a pu appliquer. Lancisi rapporte qu'une collection purulente du côté gauche du cerveau, occasiona toujours chez le malade la douleur au côté droit. Je demanderai enfin à tous les dentistes, combien ils auraient arraché de dents saines, s'ils avaient seulement écouté le malade, dont les sympathies des dents, entre elles, mettaient la sensibilité en défaut faisant rapporter à un point la douleur, éprouvée réellement sur un autre. Passons au traitement.

II. *Utilité de la connaissance des sympathies dans l'art de remplir les indications ou sympathies thérapeutiques.* Cette autre division de la seconde partie de ma thèse, dérive, comme la précédente, des réflexions que suggère l'examen des sympathies. Toute la médecine curative

consiste à se servir de ces relations, de manière à conserver l'harmonie ou l'association normale des organes entre eux, prévenir la rupture de l'équilibre, ou ramener ce dernier, s'il était déjà complétement rompu. Ses moyens, en apparence nombreux, sont appliqués sur un bien petit nombre de points, et, sauf quelques cas où leur action est tout-à-fait directe, dans tous les autres, c'est la sympathie qu'ils mettent en jeu.

Si le spirituel Montaigne avait fait cette réflexion, sans doute il n'eût point écrit contre les médecins ces mots remarquables, et qu'il adresse à ceux qui donnent des remèdes spécifiques ou composés. Ils se figurent, dit l'auteur *des Essais*, que, parmi eux, « l'un a sa charge d'aller jus-« ques aux reins, voire jusqu'à la vessie, sans estaller ailleurs ses opé-« rations, et conservant sa force et sa vertu, en ce long chemin et plein « de destourbiers, jusqu'au lieu au service duquel il est destiné par ses « propriétés occultes. » Non certainement, aujourd'hui du moins, il n'est plus un médecin qui croie aux remèdes, en général, cette propriété, pas plus qu'à un coup de poing sur l'œil, d'aller jusqu'à l'estomac solliciter le vomissement. Montaigne lui-même, employa pour dénouer l'aiguillette d'un jeune homme impuissant par excès d'amour, un anneau magique. En vérité, la médecine a tant de prise d'ailleurs par ses incertitudes, que je ne conçois point de pareilles attaques : l'argument aurait bien mieux porté, s'il eût reproché à ses bâtisseurs de formules, de mélanger souvent une foule de substances dont les propriétés pouvaient se neutraliser.

Le remède agit principalement par sympathie ; c'est ce que prouvent les exemples. Une hémorrhagie se déclare, l'impression du froid sur la peau la fait cesser presque soudain. L'ophthalmie cède à l'application d'un séton, d'un vésicatoire à la nuque. Hippocrate rapporte que les Scythes devenaient inféconds par l'effet de leur équitation habituelle, et que cette stérilité était incurable, lorsqu'elle résistait aux scarifications pratiquées derrière les oreilles. Voilà autant de moyens basés sur la connaissance des sympathies normales : les artificielles en dérivent.

A moins que les moyens curatifs n'appartiennent à l'ordre moral, les médecins ne peuvent guère les employer que sur la peau, les organes gastriques ou système muqueux interne, et enfin sur le système circu-

latoire. Ceux qui sont employés ailleurs ne produisent presque jamais de sympathies proprement dites, ou s'ils déterminent quelques relations de ce genre, elles n'entraient point dans le but que se proposait l'homme de l'art. Parmi ces moyens, je puis citer les cautérisations profondes, les injections âcres, susceptibles de rendre, aux surfaces, de l'inflammation, afin de leur faire contracter adhérence, l'acupuncture, etc. Il est rare que ces procédés soient mis en usage pour réveiller des sympathies ; l'acupuncture semblerait seule pouvoir agir sous ce dernier rapport.

1° J'ai dit que parmi les moyens curatifs, le plus grand nombre était employé sur le système cutané. Je parlerai d'abord de leur application générale à sa surface ; un peu plus loin, je rechercherai si la connaissance des sympathies ne peut pas quelquefois nous diriger dans le siége de leur application. Ils peuvent se distinguer en généraux ou locaux. Les premiers sont les bains, l'étuve, etc., la chaleur ou le froid dont nous avons déjà signalé les effets secondaires. Les seconds sont les bains locaux, les frictions irritantes, comme dans le rhumatisme : les vésicatoires comme dans l'ophthalmie, la pleurésie ; le moxa qui enflamme les parties correspondantes à la lésion ; les ventouses sèches, la cautérisation actuelle ou potentielle, suivant les cas ; les bains de pied sinapisés, les sinapismes, destinés à déplacer l'inflammation interne, qui menace d'une mort prochaine ; les exutoires ou cautères, propres à entretenir de l'irritation sur un point, afin de faire diversion à toute irritation, soit existante et chronique, soit déjà disparue, mais qui pourrait être déterminée de nouveau par la suppression des fonticules.

Je ne parlerai pas ici de la méthode ïatraleptique qui consiste à faire agir la plupart des médicamens appliqués sur la peau sous forme de topiques, et à favoriser leur injestion par le frottement. Ces médicamens ont une action le plus souvent directe. Il n'en est pas ainsi de la méthode révulsive ou dérivative, qui est employée déjà depuis bien long-temps. Elle consiste à remplacer une irritation par une autre moins dangereuse, à la déplacer d'organes de moins en moins importans, soit que, d'une part, on agisse immédiatement, soit que, d'autre part, on fasse coïncider avec le premier moyen un de ceux que la sympathie nous fournit.

J'ai avancé que l'on pouvait être dirigé dans l'emploi de ces moyens par la connaissance des sympathies ; mais c'est surtout relativement au point de leur application. Comme cette nouvelle distinction ne peut point être faite par rapport à la thérapeutique interne, je crois devoir placer ici les considérations que j'avais à présenter à ce sujet.

Les auteurs ont admis des sympathies de continuité d'organes (Barthez) : de là, le précepte de mettre des vésicatoires aux bras dans les fluxions de poitrine pour dériver l'inflammation de cette dernière. On doit, dit Baillou, placer les épispastiques, les cautères dans la division latérale du corps qui est le siége du mal, l'expérience ayant démontré que les abcès critiques les plus salutaires étaient ceux qui se forment dans la même division. C'est, au reste, cette idée qui a été savamment développée par Dupui (*de homine dextro et sinistro*).

Une autre division, admise par les anciens, nous dirige encore quelquefois pour le placement des fonticules. C'est la division perpendiculaire à l'axe du corps par le diaphragme. Si le mal est au-dessus, c'est aux bras ou à la partie supérieure du tronc ; s'il est au-dessous, c'est à sa partie inférieure et aux membres correspondans. Enfin, on imite quelquefois la nature, dont la marche nous fournit des moyens de remplir des indications d'une manière utile.

On excite aussi quelquefois, par une application locale, la sympathie les organes correspondans ; par des cautères potentiels, comme dans la phthisie (Lallemand), des cautérisations actuelles, comme dans les tumeurs blanches (Lallemand, Lisfranc). Dans les vomissemens rebelles, c'est au vésicatoire qu'a eu recours M. Lordat : Zacutus-Lusitanus et Corvisart ont mis en usage les ventouses scarifiées sur la région du cœur, pour arrêter ses battemens rebelles et exagérés.

2° Le système muqueux gastrique entretient, avons-nous dit dans notre exposé, le plus grand nombre de relations sympathiques. Rega et, avant lui, Van-Helmont avaient affirmé que pas un médicament n'en ressortait avant d'avoir produit toute son action. Sans être tout-à-fait exclusif, comme les auteurs que je viens de citer, je crois que ceci est vrai dans le plus grand nombre des cas. On doit, dans l'emploi des remèdes, suivre la marche naturelle, mais je ne pense pas qu'on

doive le faire d'une manière aussi énergique. Je ne voudrais pas tenter de guérir par la fièvre, du moins celle qui serait poussée un peu loin, par un remède interne, et, sous ce rapport, je me range dans la doctrine de Broussais, qui veut que les excitations soient principalement externes. Par la peau, la médecine révulsive se fait mieux : nous en voyons les effets, nous en suivons la marche. A l'intérieur, nous ne saurions la maîtriser avec certitude ; nous ne la jugeons que lorsqu'elle se manifeste par des symptômes alarmans, dont quelquefois il n'est plus en notre pouvoir d'arrêter la cause.

Les muqueuses internes sympathisent avec le cerveau (stupéfians, narcotiques, émétiques) ; avec le cœur (digitale, émétique à haute dose, excitans généraux) ; avec le poumon (émétiques dans la pleurésie, adoucissans dans l'asthme sec, adoucissans acidules dans l'asthme humide) ; avec la peau (sudorifiques) ; avec les séreuses (purgatifs répétés dans les diverses hydropisies) ; avec les reins (diurétiques) ; avec la vessie (cantharides, camphre) ; avec l'utérus (belladone, seigle ergoté, préparations martiales, emménagogues), etc., etc., etc. — Si nous voulions présenter ces faits d'une manière un peu complète, nous n'aurions rien de mieux qu'à faire une analyse de l'ouvrage de M. Barbier, sur la matière médicale, où cet auteur a traité des actions, soit directes, soit indirectes, des médicamens simples ou combinés. Nous y verrions l'irritation des organes digestifs, et de plus, une action marquée sur d'autres organes. Celle-ci est-elle simple ou sympathique ? Ces deux opinions offrent toutes les deux de la probabilité, et tout en penchant pour la dernière dans la généralité des cas, je crois qu'on ne peut pas décider la question dans l'état actuel de la science.

3° On n'agit sur la circulation d'une manière directe, que pour en modérer l'énergie ; car, on ne connaît point de moyens spéciaux immédiatement appliqués au système circulatoire, qui puissent augmenter son activité. C'est par la membrane gastrique qu'on arrive à ce résultat d'une manière générale et par la peau si l'on veut déterminer l'afflux du sang ou vers le système cutané, ou vers l'organe que cette partie recouvre le plus immédiatement. Nous possédons la saignée pour affaiblir la circulation générale ; pour agir sur la capillaire, les sangsues.

Quel que soit celui de ces moyens que l'on emploie, on se tromperait gravement si l'on pensait qu'ils n'ont qu'un effet purement direct : l'un et l'autre ils mettent en jeu la sympathie. Certainement, dans l'opération de la cataracte, lorsque le professeur Serres ordonne des saignées de quelques onces seulement, ce n'est pas pour diminuer d'une manière sensible la masse du sang, mais bien pour en diminuer l'impétuosité, et lui donner une autre direction que celle des yeux: dans le mal de gorge ou l'angine, outre une application locale de sangsues, M. Dupuytren en faisait placer à l'anus, et ce moyen, très-faible en apparence, avait dans sa pratique un résultat très-heureux: il y avait à la fois moyen direct et dérivatif.

En suivant l'opinion de Roux (*Mélanges de phys. et de chirurg.*), il vaut mieux employer les saignées, comme tous les autres moyens de dérivation, sur les parties les plus éloignées de l'organe affecté; d'autres veulent avoir égard à la sensibilité de la partie à laquelle on s'adresse comme devant agir sympathiquement; d'autres enfin suivent en cela les mêmes idées que celles que nous avons déjà émises à l'article de la thérapeutique externe, et par les mêmes raisons : je ne crois point avoir besoin d'y revenir ici. On peut aussi quelquefois agir sur le système respiratoire, mais c'est surtout pour détruire quelques miasmes; je ne connais d'autre pratique de ce genre qui ait été suivie de quelque succès, que celle du médecin anglais de Barcelonne, qui faisait respirer de l'acide carbonique aux cholériques; si l'on en croit son livre, tous ceux qui en firent usage à temps furent sauvés. Sans rechercher ici la vérité de cette assertion, je dirai que je ne crois point de tels procédés innocens, et que la pneumonie, ses complications, ou ses modifications sont assez graves par elles-même, pour que je ne voulusse, dans aucun cas, risquer de les produire artificiellement.

Je m'attends à me voir reprocher de n'avoir pas parlé des sympathies anomales, de celles qui ne s'effectuent ni régulièrement ni souvent. Je l'ai négligé à dessein parce que je ne croyais pas trouver des faits de cet ordre, et que surtout je pensais qu'ils n'étaient d'aucune utilité: toutefois, sans pouvoir beaucoup servir, quelques-uns d'eux sont quelquefois d'une importance assez marquée. Ainsi, M. Chrestien donnait pour con-

seil à une dame qui avait une grande sympathie du conduit auditif avec le poumon, de se gratter la muqueuse de l'oreille avec la tête d'une épingle, afin de favoriser l'expectoration. On voit, par ce fait seul, que les sympathies même anomales ont une utilité bien minime, mais capable néanmoins de frapper l'attention du médecin, et même de le servir quelquefois d'une manière efficace.

Cette seconde partie aurait pu être beaucoup plus étendue si elle avait été envisagée sous un autre rapport: il était possible de donner à chaque sympathie physiologique ou morbide sa valeur propre dans le traitement ou la détermination du mal et de sa cause; mais, comme je l'ai déjà dit, j'ai pensé que le premier exposé me dispensait d'un travail aussi long, et je me suis contenté de ces quelques considérations générales.

TROISIÈME PARTIE.

Histoire générale des sympathies.

I. Hypothèses sur leur nature. Les écrits des anciens ne contiennent sur les sympathies que des notions très-vagues; ignorant l'anatomie, et par suite, une grande partie des lois physiologiques qui en dérivent, ils ne pouvaient diriger sur ces relations que l'observation directe. C'était l'expérience, les conduisant à l'empirisme. Hippocrate, un des plus puissans génies, n'en a parlé que comme résultat pur et simple de sa pratique; aussi, peut-on dire de lui qu'il fut un grand médecin sans connaître les lois des sympathies, absolument comme on dit d'Homère, qu'il fit l'Iliade sans connaître les règles de la poésie épique.

Certainement, lorsque le Père de la médecine disait que la région de la nuque, que les parotides entretenaient des relations manifestes avec les organes générateurs, il exprimait une grande vérité, mais n'en donnait aucune explication. Il était loin de penser qu'un jour un de ses successeurs donnerait pour fonction au cervelet de diriger la fonction reproductrice et tout ce qui en dérive. Avant que les relations de la tête et de l'estomac, de la peau et des muqueuses internes, eussent été signalées, et eussent pris force de loi, il savait tout le danger qu'il y avait

pour le tube digestif, d'agir sur la maladie cérébrale apparente, ou de contrarier la marche des éruptions cutanées. Ses plus beaux aphorismes portant l'empreinte de la plus haute connaissance de la physiologie, furent composés sans elle. Il employa les sympathies sans les connaître, et sans chercher leurs lois. Cette idée semblerait détruire l'importance de l'étude de ces relations : elles paraîtraient inutiles ; mais, d'un autre côté, tout le monde ne peut avoir ni la pratique ni le génie d'Hippocrate. Les raisons qu'on cherche à la sympathie en gravent dans la mémoire les diverses modifications, nous mettent à même de ne pas avoir sans cesse recours à la marche analytique , marche pénible , longue et hasardeuse. Nous la supposons déjà suivie, et nous acceptons comme lois le résultat de la comparaison des faits observés par d'autres ; et qu'elle qu'ait été leur hypothèse, il nous est déjà permis d'affirmer que, sous ce rapport, elle a servi la science.

Galien , comme Hippocrate , eut quelques notions des sympathies, mais beaucoup plus étendues ; car il tenta de leur donner une explication. Il suffit d'énoncer sa manière de les comprendre, pour faire voir combien elle est hypothétique. C'étaient des esprits, des vapeurs qui se portaient d'un organe à l'autre , et y développaient les phénomènes de relation connus sous le nom de sympathies. Que pouvait-on dire de plus dans un temps où l'on ne connaissait ni les fonctions des nerfs, ni la circulation du sang ? En admettant même un principe unique qui établisse un lien entre toutes les parties du corps, et les rende solidaires, il lui fallait des moyens de propager ou ses sensations, ou son activité : pour Galien , et long-temps après , pour ses successseurs , c'étaient des esprits, des vapeurs voyageant sous l'empire de l'âme.

Pendant un très-grand nombre d'années, ces esprits et ces vapeurs ont servi d'explication aux sympathies, explication qui , du reste , n'a pas mal de ressemblance avec celle qu'on veut tirer du fluide nerveux, autre vapeur qui n'a pas plus de réalité que les premiers, mais qui peut être utile à l'étude de l'homme physique, absolument, comme certaines hypothèses le sont à l'étude des phénomènes naturels de même nom. Mais avant que cette supposition du fluide nerveux se fût introduite dans la science, une autre l'avait précédée, c'était celle qui faisait des vais-

seaux sanguins les conducteurs spéciaux et essentiels de toute sympathie.

L'esprit humain suit toujours sa marche accoutumée. A peine la circulation fut-elle reconnue, et son existence constatée, malgré les oppositions nombreuses qui s'élevèrent de toutes parts, que l'on crut bientôt tout pouvoir expliquer au moyen de cette découverte. Mais, ne fallait-il pas encore ici admettre un fluide très-subtil parcourant les vaisseaux pour établir l'instantanéité de réaction que l'on remarque dans un organe à la suite de l'irritation d'un autre. Cette hypothèse, au reste, n'occupa point long-temps les esprits : l'anatomie faisait des progrès rapides, la physiologie marchait de pair avec elle. Aussi, à peine les distributions merveilleuses des nerfs, leurs ramifications nombreuses et déliées eurent-elles été suivies, le scalpel à la main, que Vesale, Willis, Vieussens admirent, comme principe unique des propagations sympathiques, les nerfs et leurs cordons. Ce sentiment a régné d'une manière exclusive, pendant un assez grand nombre d'années, et même compte encore aujourd'hui plusieurs partisans: Broussais et M. Dugès sont de ce nombre, qui a compté aussi Monro et Cuvier. Le premier dit, dans un de ses ouvrages : « Point de sympathies sans nerfs, voilà ma profession de foi. »

Il n'est pas difficile cependant de faire voir, sinon la fausseté de cette opinion, du moins son insuffisance. M. Delile et Magendie ont fait des expériences sur l'upas tieuté, poison rapporté de Java, par M. Leschenault. Après avoir employé tour à tour cette substance, tantôt sous la peau, tantôt dans les viscères, tantôt sur les séreuses, ils l'ont fait pénétrer jusque dans le sang, à l'aide de beaucoup de précautions. Eh bien! les phénomènes sympathiques se sont, comme à l'ordinaire, manifestés du côté de la moelle; ici, c'est le sang qui a, sans contredit, transmis directement l'impression reçue : rien de purement nerveux. L'abbé Fontana certifie que le ticunas, le venin de la vipère, l'acide hydro-cyanique, l'eau et l'huile de laurier-cerise, produisent les mêmes effets (1).

---

(1) Il résulte des expériences de M. le professeur Fouquier, à la Charité, que l'eau de laurier-cerise peut être administrée à l'intérieur, à la dose de huit, douze onces, et même plus, dans un seul jour, sans effet marqué ; ce qui me porterait à douter de l'exactitude des deux dernières assertions. Toutefois, il serait possible qu'une substance innocente ingérée dans l'estomac, devînt délétère dans le sang : le venin de la vipère est dans ce cas.

Il est vrai que les sympathies affectent, le plus souvent, le caractère nerveux; mais s'il n'en est pas toujours ainsi, on ne doit point faire de ce système leur agent exclusif. L'anatomie et la physiologie démontrent d'ailleurs que, sauf quelques anomalies légères, les parties et leurs fonctions sont toujours les mêmes. Pourquoi donc les sympathies sont-elles si variables? Pourquoi des relations de cette espèce existent-elles entre des organes qui n'ont pas de connexion nerveuse évidente, et n'existent-elles pas entre des organes unis entre eux, même par des nerfs du même tronc?

C'est ce que Whyth avait très-bien senti lorsque, pour expliquer les sympathies, il avait recours à l'âme; mais, je crois l'avoir déjà dit, l'âme, le principe vital, ne peuvent exciter de correspondance d'un organe à l'autre qu'au moyen de communications matérielles, et nous en revenons ainsi aux explications précédentes. L'âme, disait Whyth, est la cause des mouvemens volontaires, pourquoi ne le serait-elle pas des involontaires? Il croyait qu'il y avait quelque chose de l'âme dans ces convulsions, ces soubresauts, qui agitent une partie qu'on ne stimule plus au moment même; on peut ajouter à ces faits, celui des hommes qui se plaignent de douleurs vives dans le membre qu'ils n'ont plus.

Réga, professeur à Louvain, avait supposé que les moyens d'irradiation sympathique étaient les oscillations des membranes nerveuses; mais ces membranes n'existent point telles que les concevait l'auteur: elles sont lâches, flottantes, froncées, et, alors, les relations des organes sont impossibles. Cette opinion est, comme les autres, trop exclusive; elle n'a d'autre mérite que d'avoir préparé Broussais à conclure que presque toutes les maladies ne sont que le résultat de la sympathie qui unit l'estomac à toutes les autres parties de l'économie; telle était encore l'idée de Baglivi, qui devait d'autant plus y tenir, qu'il faisait émaner toutes les membranes du cerveau.

Bordeu supposait que la sympathie s'établissait par les oscillations du tissu cellulaire. Ces oscillations, s'interrompaient quelquefois dans la production des abcès critiques, dont la matière n'est, en plus grande partie, que du tissu cellulaire mortifié. A cette idée, se rapportent les diverses métastases, et quelques-unes des crises qui jugent la maladie; tout cela

semble entraîner la mortification du tissu cellulaire, qui a reçu au point de la métastase une plus forte secousse que dans le reste de sa continuité.

Telles sont les diverses opinions qui se sont succédées jusqu'à Barthez, dont nous allons bientôt examiner la doctrine.

Avant, je crois devoir jeter un coup-d'œil sur les considérations qui leur ont fait admettre à chacun leur hypothèse; chacune d'elles se rapporte assez bien à l'observation de quelques faits qui ont lieu assez souvent dans la vie : la première idée qui frappe et qui, au reste, est générale pour tous ces auteurs, c'est la tentative qu'ils ont faite pour donner des explications en rapport avec la rapidité de quelques irradiations sympathiques: vapeurs, esprits, oscillations, fluide nerveux, âme, tout cela semble fait pour indiquer la vivacité des mouvemens qui nous occupent; mais ces explications sont plus en rapport avec la physiologie qu'avec la pathologie, et surtout qu'avec la thérapeutique. Néanmoins, on possède dans ces deux branches de la médecine, quelques faits qui leur correspondent; ainsi, la syncope, ou suspension momentanée de la circulation, ces morts subites qui, dans quelque cas, sont peut-être sympathiques, ces attaques d'apoplexie, succédant à la colère exagérée, aux excès du manger et du boire, ont besoin pour être expliquées, dans leur marche si rapidement déclarée, d'une hypothèse de cette nature.

Outre cette vue générale, on peut trouver encore dans quelques-unes de ces suppositions un but final particulier. Je ne parlerai point des vapeurs ou des esprits animaux, ils ressemblent trop, comme je l'ai dit déjà, au fluide nerveux, pour que je ne confonde pas entre eux ce que je veux avancer de chacun. Bordeu, Réga et Baglivi, ont attribué les mouvemens sympathiques, le premier, aux oscillations du tissu cellulaire, les deux autres, aux oscillations des membranes nerveuses; à cette première idée, me semblent se rapporter les diverses métastases qui affectent la continuité de ce tissu, ces abcès critiques, terminaison de la maladie, et dont la matière appartient, pour la plus grande partie, au tissu cellulaire mortifié. Il paraît, en effet, que les oscillations ont été plus vivement ressenties sur un point que sur un autre, et que c'est à la suite, que ce point est devenu le siége du dépôt salutaire.

L'idée des seconds, peut servir à rendre raison de phénomènes d'une

autre nature : l'estomac est un des organes les plus essentiels à l'économie; sa lésion est suivie de symptômes principalement nerveux; mais, ne savons-nous pas que les anatomistes d'alors lui supposaient une tunique nerveuse, d'où la rapidité et l'importance de ses modifications; elle existait à tel point pour Réga, qu'il ne craint pas d'avancer, après Van-Helmont, que pas un des médicamens ingérés dans l'estomac, ne ressort de cet organe sans avoir produit tout son effet. Ici, se place naturellement cette réflexion, que l'action spéciale de certains purgatifs est complètement méconnue. On sait, à n'en pouvoir douter, que telle ou telle autre partie de l'intestin en est principalement affectée. Quant à Baglivi, cette hypothèse devait d'autant plus lui sourire, qu'il supposait toutes les membranes émanées du cerveau. Mais aujourd'hui, que les anatomistes admettent le contraire, cette supposition n'est bonne qu'à rallier quelques faits, dont je viens de signaler un des plus importans, celui qui a amené peut-être Broussais à conclure que presque toutes les maladies ne sont que le résultat de la sympathie qui unit l'estomac à toutes les autres parties du système.

Barthez est, sans contredit, celui des modernes qui a le plus fait pour l'étude des sympathies, comme nous allons le voir à l'article où il sera traité de sa division: il suppose dabord l'existence d'un principe caché, susceptible de solliciter dans telle ou telle autre partie de l'économie une réaction quelconque, à la suite d'une impression sur un autre point. L'organe est un pur instrument sans activité primitive; il ne rend qu'autant que le principe de la vie lui demande, il est purement passif. Cette idée a été poussée, dans ses conséquences, par les vitalistes, jusqu'à leur faire admettre que la sensation de la vue, pouvait être perçue par la nuque; celle du goût par l'abdomen. Cette conséquence forcée, me semble assez faite pour engager à repousser l'hypothèse. Pourquoi tous les aveugles ne sont-ils point dans cette position heureuse? Pourquoi, au contraire, voyons-nous les sympathies, sauf quelques exceptions inexplicables dans tous les systèmes, affecter beaucoup de régularité? Le principe vital serait-il donc enchaîné par les formes et les fonctions, puisque celles-ci s'exercent toujours d'une manière à peu près identique, que chaque tissu, chaque organe, chaque système a les siennes invariablement détermi-

nées, absolument comme dans les hypothèses précédentes, où l'on faisait abstraction de la supposition vitaliste?

Telle n'est pas l'idée de Bichat, qui admet des propriété vitales, résultat de l'activité organique. Ici, l'organe n'obéit plus à un principe spécial; il ne fait que se soumettre aux agens extérieurs qui le sollicitent directement; il répond par lui-même. Si, à la suite des stimulations externes, il donne naissance à quelques faits de relation, ceux-ci sont une anomalie, une aberration des forces vitales. Aussi, admet-il autant d'espèces de sympathies, que de ces propriétés. Dans cette hypothèse, elles sont toutes éventuelles, et si on leur remarque de la régularité, celle-ci est une conséquence forcée de l'organisation. Ayant établi deux divisions de la vie, l'organique et l'animale, il admet aussi des relations correspondantes. Mais ces divisions, ces rapports sont-ils bien exacts? Peut-on mieux concevoir la réalité d'abtractions multiples, que d'une seule abstraction? L'unité de Barthez, pas plus que la diversité de Bichat, ne sont donc pas capables de nous faire comprendre ce qu'est la sympathie en elle-même, et de nous donner la clef de ses moyens de communication.

Dumas, dans ses *Principes de physiologie*, a consacré un petit article aux sympathies, où il ne donne point ses idées sur leur cause. Il appelle sympathie, la faculté qu'ont les organes de se partager leurs affections. Il penche néanmoins pour l'admission d'un principe unique, comme celui de Barthez. « Il faut noter, dit-il, que si les parties sensibles ne devaient leur relation qu'à des liens naturels qui les enchaînassent, l'affection communiquée se ferait également sentir sur ces liens, et porterait sur tous les points de la substance intermédiaire. » Tout ce qu'il dit de plus sur les sympathies, semble être dirigé contre l'opinion de ceux qui admettent, comme moyen direct de les expliquer, la connexion nerveuse. Voici ses preuves:

1° Isolement de toutes les fibrilles nerveuses depuis le cerveau jusqu'à leur terminaison; 2° défaut de réciprocité dans les sympathies; 3° il y a sympathie entre des organes qui n'ont point de connexion nerveuse, tandis qu'elle ne se remarque pas dans tous ceux qui ont des relations sensibles; 4° la sympathie suppose une sensation spécifique déterminée;

5° enfin, supposant que tous les actes de l'économie sont un travail de la nature, il ne voit pas la nécessité d'une connexion nerveuse matérielle : la nature n'a pas besoin d'elle pour donner à ses actes, l'harmonie et l'indépendance que nous leur remarquons.

Richerand n'a dit que quelques mots sur les sympathies. Il les confond avec les synergies, les considère comme des liens qui unissent entre elles les diveres parties du corps. Considérant le principe vital comme une abstraction, et voyant la cause de la vie dans le résultat des actions organiques, les sympathies n'ont de valeur que comme expression de cette hypothèse. Il finit cependant par conclure que la chaîne est insaisissable, la connexion évidente, la cause occulte et l'effet apparent.

L'essai sur le système physique et moral de la femme est suivi d'une note sur les sympathies, dans laquelle l'auteur (Roussel) prétend qu'elles dérivent d'une faculté imitative. L'auteur souhaite que les médecins et les philosophes recherchent si l'imitation pour les êtres animés ne serait point ce que l'attraction et les affinités chimiques sont pour la matière inanimée, le lien qui unit les organes destinés à former un individu, et qui sert à rapprocher les individus destinés à former des sociétés. Comme il n'a point rempli ce cadre, j'ai cru ne point devoir essayer d'en tirer des conséquences, et pouvoir me contenter d'indiquer son idée dominante.

J'aurais pu encore citer bien des auteurs qui ont parlé des sympathies; mais, dans un travail de cette nature, je ne puis aborder une tâche aussi longue et aussi difficile. Je me contente d'exposer les opinions extrêmes et les principales autorités. Au milieu de toutes ces manières de voir, je crois devoir citer Gaubius, qui me semble avoir vu les sympathies comme elles devaient l'être. *Consensus iste quidem inter œconomiæ humanæ systemata, functiones partesque omnes universalis est; at propriorem tamen magisque peculiarem aliorum cum aliis insuper dari certâ observationum fide constat, etsi rationem ejus legesque haùd satìs liquidò perspiciamus. Credibile non uno modo, sed pluribus niti conditionibus harumque principem in genere nervoso sitam esse, deindè in systemate circulationis, porrò in continuitate membranarum; tùm in vasorum communitate, fortè et in fabricæ aut humorum quos partes secernunt, acci-*

piuntve similitudine; quin et hùc facere potest vicinia partium et collocatio declivior aut ex diametro opposita, actionumve aliqua cognatio. (Inst. path. gener., fol. 477, Lipsiæ, 1759.)

II. *Division des sympathies.* Réga, dont nous avons déjà signalé l'hypothèse basée sur les oscillations des membranes nerveuses, est un des premiers qui ait fait une distinction des sympathies. Les nerfs ne servant qu'au mouvement ou au sentiment, ou du moins ne remplissant pas d'autres fonctions bien déterminées, toute sympathie appartient à l'un ou à l'autre de ces points de vue, de là, 1° sympathies de contractilité (*consensus actionum*), et 2° sympathies de sensibilité (*consensus passionum*). Cette division si simple, peut servir à classer toutes les relations; car, elles consistent toutes dans le mouvement imprimé aux fibres ou aux liquides, et les diverses sensations que nous pouvons éprouver. Mais est-elle bien réelle? Quelle sera la sympathie qui n'offrira pas, dans son exercice, les deux phénomènes à la fois? Nous remarquerons toujours simultanément la contractilité et la sensibilité; seulement, par exactitude, nous sommes obligés de conclure qu'il y a prédominance de l'un ou de l'autre effet.

Les termes de la division de Tissot sont, en français, les correspondans de la division latine de Réga, mais sont loin d'avoir le même sens. Il classe les sympathies en *actives* et en *passives*. Un organe peut être le siège ou l'occasion de mouvemens et de sensations sympathiques. Dans le cas où il est siége, il est passif. Mais si l'influence primitive a d'abord agi sur un organe avant d'être ressentie ou exprimée par un autre, le premier est à l'état de sympathie active. Je puis dire de cette division ce que j'ai déjà dit de la précédente. Toute sympathie offre les deux caractères de passivité ou d'activité : c'est un résultat nécessaire. Les effets peuvent être plus marqués de l'un que de l'autre côté, mais existent simultanément. Je regarde donc cette division comme inutile, et si je m'en suis servi dans mon exposé, c'est pour faciliter mon travail, et pour mieux montrer la sympathie sous ses deux faces.

Voici maintenant une division des sympathies beaucoup plus rationnelle, c'est celle de Barthez. Celui-ci ne qualifie plus les relations, il les classe suivant leur mode d'exercice. Ainsi, chez lui, pas de sympathies

nerveuses, vasculaires, actives, passives, etc., de continuité ou de contiguité, ainsi que le voulait Hunter; mais il y a des sympathies qui s'exercent par les nerfs, d'autres par les vaisseaux, etc. Dans son premier article, il cherche à les bien distinguer des synergies; il fait ensuite deux classes des premières. 1° Sympathies particulières, ou d'un organe avec un autre. 2° Sympathies générales, ou d'un organe avec le système. Deux divisions séparent la première classe. 1° Sympathie des organes qui n'ont entr'eux aucun rapport sensible. 2° Sympathies des organes entre lesquels ces rapports se font remarquer. C'est dans la première subdivision, qu'il fait rentrer toutes les sympathies anomales, dont il cite quelques exemples. Il y en place aussi d'autres qui sont beaucoup plus constantes, comme celle qui unit les organes générateurs, le larynx est la région du cervelet, qui établit la connexion entre l'estomac et une foule de parties du corps, les intestins et les extrémités. Dans la seconde, il rassemble les sympathies qui unissent les organes à parité de structure et à parité de fonctions, les yeux, les reins, etc., organes placés dans les moitiés latérales du corps; le poumon et le tissu cellulaire, surtout celui des extrémités inférieures. On y remarque en preuve ce fait de Lieberkühn, qui guérissait l'œdème du poumon en provoquant celui des extrémités inférieures, au moyen de pédiluves répétés: celui-ci cédait ensuite aux toniques. Il y place encore la sympathie des organes qui ont la faculté de sécréter des fluides analogues, comme l'utérus et les glandes mammaires. Il fait remarquer ensuite celles qui unissent les diverses parties d'un même organe, d'un même système; les organes entre eux, lorsqu'ils sont réunis par un même tissu, le cellulaire, le nerveux, le vasculaire; enfin, il parle assez brièvement de celles d'un organe avec le système général, reproche que lui ont fait des auteurs postérieurs à lui.

Une grande raison me semble expliquer cette prétendue lacune, c'est l'idée dominante de sa doctrine: l'unité de but des parties de l'économie, dirigées dans leur activité par le principe vital; il est évident, en effet, que dans cette manière de voir, se trouve renfermée cette influence générale d'un organe sur l'économie. Le principe général et unique, une fois sollicité, devait à son tour réagir sur tous les points soumis à

son empire, seulement on ne peut point, dans ce cas, admettre *à priori* de l'ordre. C'est ce qu'avait bien senti Broussais, qui, dirigé par une autre hypothèse, a démontré que la même maladie, chez plusieurs individus, produisait des symptômes analogues, sauf quelques légères différences, occasionnées par les circonstances changeantes, d'âge, de sexe, de tempéramment, etc.

Par la même raison, je ne ferai pas non plus à Barthez, le reproche de n'avoir point tenu compte du point de départ ou du siége des irradiations sympathiques; il ne serait mérité qu'autant que l'auteur dont nous parlons aurait supposé aux organes une activité primitive. Dans sa doctrine, celle-ci est subordonnée à l'action d'un autre principe; c'est lui qui affecte ou est affecté; c'est de lui qu'émanent toutes les sympathies. Pour donner une valeur à cette objection, c'était à l'hypothèse première qu'il fallait s'attaquer. Je ferai remarquer ici que cette supposition peut être contestée, par l'ordre même qu'on remarque dans les sympathies. La cause de la vie, dirige à son gré les relations des parties vivantes, ses opérations ne sont pas toujours soumises à la volonté, pourquoi donc cette régularité? Pourquoi, dans le plus grand nombre des cas, sauf quelques anomalies inexplicables dans tous les systèmes, ne remarque-t-on que de légères nuances, qui tiennent, sans contredit, aux différences individuelles? Comme je l'ai déjà dit, le principe vital serait-il enchaîné par les formes et les fonctions?

La division de Bichat et de Roux, correspond en tout à celle des propriétés vitales dont elles sont pour eux une aberration; elle repose sur autant d'abstractions que de propriétés vitales; leur définition de vie organique ou de nutrition, et de vie animale ou de perception, qui les ont mis dans la nécessité d'admettre des sympathies de l'une et de l'autre espèce, est-elle bien l'expression de la réalité? L'absolue nécessité de l'une et de l'autre, pour constituer l'homme, leur influence réciproque, si intime et si rapide, me semblent plutôt commander de les confondre. Non, il n'y a qu'une vie dans l'être humain, s'exerçant sous le rapport animal et organique, mais simultanément et d'une manière inséparable; elle domine par l'un ou l'autre point de vue: ainsi des sympathies.

Richerand a divisé les sympathies en celles qui ont lieu, 1° par rap-

port de fonctions ; 2° par continuité de membranes ; 3° par réaction du *sensorium commune*. Cette distinction, au premier aperçu, a l'inconvénient de laisser au lecteur le soin de remplir le cadre. L'auteur aurait, sans doute, mieux fait connaître sa pensée, s'il s'était livré lui-même à ce travail. Dans la première division ou rapport de fonction, on doit faire entrer à peu près toutes les sympathies. La seconde n'est pas difficile à comprendre. La troisième ne renferme que les synergies que l'auteur a confondues avec les relations sympathiques, sans en donner la raison. Nous devons donc trouver, dans la première, l'unique source des connexions de ce genre. Mais ne trouverons-nous pas une foule de phénomènes qui ne peuvent point y rentrer, et sans parler des sympathies anomales, quels rapports de fonction ont entre eux le larynx et les organes générateurs qui sympathisent au plus haut degré ? Il vaudrait mieux, dans ce cas, admettre une harmonie nécessaire, ou y reconnaître un principe actif intelligent ; du moins, alors, si la voix devient plus forte à l'époque de la puberté, on peut dire que si elle n'est pas en rapport direct avec la fonction génératrice, elle indique, du moins, que les individus sont en état de la remplir.

Haller avait admis six espèces de sympathies, 1° identité de structure ; 2° anastomoses des vaisseaux sanguins ; 3° mode de distribution des nerfs ; 4° continuité de membranes ; 5° perméabilité du tissu cellulaire ; 6° réaction du *sensorium commune*. Barthez et Dumas y ajoutèrent, 1° l'identité de fonctions ; 2° l'arrangement symétrique des parties situées sur les divisions latérales du corps ; 3° la disposition de certains organes en systèmes généraux, le nerveux, le vasculaire, le lymphatique ; 4° l'habitude ; 5° l'association des mouvemens consécutifs ou simultanés dans chaque ordre de phénomènes. Toutes ces divisions, tous ces moyens d'exercice des relations sont complétement inexacts. Il n'est peut-être pas un seul fait de cet ordre qui puisse trouver place dans ces distinctions arbitraires. Je crois plutôt qu'elles ne sont, prises en général, que l'expression de la réalité ; seulement que tantôt l'une, et tantôt l'autre, suivant les circonstances et l'individu, jouent un rôle plus important dans l'accomplissement de la sympathie ; dans tous les cas, il n'est pas possible de la concevoir sans l'action nerveuse, et, sous ce rapport, je crois qu'il

est permis de répéter avec Broussais, comme l'expression de la vérité: Point de sympathies sans nerfs. Je passe, à dessein, sous silence, la division de M. Piorry; elle est toute basée sur les effets de la sympathie, et ne nous apprend rien sur sa nature.

III. J'ai dit que je confondrais la synergie avec la sympathie. C'est ici que doivent naturellement se placer les raisons que je crois en devoir donner. Dans le commencement de chaque chose, comme dans tous les systèmes naturels, les premiers principes sont environnés d'obscurité: à mesure que l'on avance, la lumière devient plus vive, les idées plus nettes, les applications plus étendues, plus positives; c'est la position où je crois que nous nous trouvons vis-à-vis des sympathies. D'abord obscure et ignorée, la relation qui unit les organes se dessine avec plus de vivacité, plus de diversité; dans le principe, c'est une anomalie dont nous ne voyons point le but final, mais bientôt il nous est de mieux en mieux présenté. La combinaison, le concours et l'assemblage des conditions d'un phénomène commencent inaperçus; bientôt ils se manifestent par un mode plus clair, et ce concours est d'autant mieux connu, qu'on a pu préciser davantage les fonctions élémentaires qu'il est appelé à opérer.

Le cervelet et les organes générateurs sympathisent, mais leur activité propre, diversement développée par chacun d'eux, ne concourt-elle pas à la production du même résultat, la conservation de l'espèce? Mais, c'est une vraie synergie dans la définition de ce terme. Le cœur et le poumon sympathisent, mais n'y a-t-il pas entre eux une véritable synergie, pour le renouvellement et l'activité de la circulation? Leur concours simultané devient nécessaire et ne manque jamais d'avoir lieu. Où placer ces rapports de l'utérus, des glandes mammaires et du larynx? N'y a-t-il pas synergie marquée? Ce concours peut-il ne pas avoir lieu? N'est-il pas évident que si ce rapport n'existait pas, la vie ne serait pas manifestée par toutes ses faces? Si le grossissement de la voix ne rentre pas directement dans cette manière de voir, n'est-il pas synergique de manière à indiquer que les individus sont dans la condition nécessaire pour continuer l'espèce?

Je sais qu'il est un grand nombre de relations, dont le but est loin d'être aussi clair que dans les exemples dont je me suis servi; mais,

cependant, je ne conçois pas bien une limite établie seulement entre ce qui est clair, et ce qui ne l'est pas. Otez à la médecine le puissant secours de l'analogie, et les incertitudes qu'on lui reproche seront bien plus nombreuses et bien plus marquées. Je pourrais multiplier les exemples ; mais, d'après ce peu de mots, je me crois en droit de confondre la synergie avec la sympathie, et, comme je l'ai déjà dit, la seconde est dans l'ombre, ce que la première est au grand jour. D'ailleurs, quelle différence tranchée peut-on établir ? En physique, on a commencé par admettre qu'il y avait du froid et du chaud, deux abstractions distinctes. Aujourd'hui, c'est un seul fluide qui met en jeu tous les faits relatifs à cette partie de la science. Ces deux mots, froid et chaud, n'expriment que deux termes d'une série que nous ne pouvons juger que par comparaison. Pour moi, sympathie et synergie sont des faits de même nature, mais avec une physionomie graduellement mieux décidée, et qui correspondent à ces deux hypothèses, obscurité, lumière.

Dans le monde moral, je puis encore trouver des faits de cette espèce. Lorsque nous voyons un de nos semblables souffrir ou être exposé à un danger, si nous ne faisons que le plaindre, et faire pour lui des vœux stériles, voilà une sympathie ; mais si nous nous associons à lui pour le secourir ou le soulager, c'est une véritable synergie. On voit par là mieux que par tout le reste, combien sont rapprochées ces deux idées : La première est virtuellement, ce que l'autre est en réalité : Il y a mise en activité d'une détermination jusques là en germe.

De tout ce que je viens de dire de général sur la sympathie, je suis amené à conclure qu'elle roule, comme la vie, dans un cercle ; qu'indispensable à son exercice, elle en suit toutes les modifications. Elle n'est ni exclusivement dépendante du principe vital, ni de l'activité des organes, ni nerveuse, ni vasculaire, ni celluleuse, etc., etc., mais bien tout cela simultanément. Elle peut bien se manifester plus spécialement par les systèmes celluleux, vasculaires, nerveux, etc., etc.; mais, dans aucun cas, je ne pense que l'un d'eux puisse annihiler l'influence des autres ; leur activité propre se combine avec celle du système général, la modifie et en est modifiée, mais conserve néanmoins une influence plus marquée. C'est ainsi qu'en chimie, l'on voit, dans certains sels, la base et le radical éprouver des modifications profondes, se réciproque-

ment influencer, mais conserver cependant, l'une et l'autre, une prédominance marquée à continuer leur action primitive.

Je ne ferai donc plus des différences radicales entre les sympathies ; tout en me servant des faits rassemblés jusqu'à nos jours, je ne les classerai plus en faits sympathiques purement nerveux, en faits sympathiques purement vasculaires, mais bien en sympathie principalement nerveuse, vasculaire, etc., etc. Toutes les théories me semblant avoir servi la science, sous quelque rapport, je n'en exclus absolument aucune. J'ai déjà cherché en quoi quelques-unes d'entre elles étaient l'expression de la réalité ; et je me plais, à dire de la sympathie, ce que le professeur Ribes appliquait à la science, en la comparant à la vie : « Comme la vie, l'étude de la sympathie est une et multiple à la fois, et ses progrès ont pour condition indispensable, la division du travail et la combinaison des efforts. » Enfin, que, dans son étude : « L'homme parti de « l'unité confuse, doit arriver peu à peu vers l'unité harmonique. »

J'ai craint de rencontrer une opposition vive, comme j'en ai vu quelques exemples. C'est dans cette appréhension que je n'ai pas donné plus d'étendue à ce côté de mon travail. Sauf quelques phrases jetées çà et là dans le courant de cette dissertation, et qui expriment en partie ma tendance, je n'ai présenté ma croyance que dans ces dernières pages. Dans l'histoire des sympathies, comme dans l'étude de la science médicale en général, lorsque je me trouvais au milieu d'opinions divergentes, soutenues par des écrivains que leurs sectateurs avaient tour à tour érigés en autorités, je me suis bien souvent demandé ce qu'il fallait croire. Enfin, j'ai cru ne pas faillir en adoptant la doctrine de la *vie universelle*. Je n'y ai vu qu'une hypothèse nouvelle, tendant à réunir les théories anciennes, un pas plus avancé que l'ecclectisme, dans lequel un certain nombre d'excellens esprits ont tenté, de nos jours, de nous faire marcher. Si elle est une erreur, c'est de bonne foi que j'y suis tombé. En l'adoptant, j'ai compté sur l'indulgence dont mes professeurs m'ont tant de fois honoré, en même-temps que je m'appliquais l'épigraphe de ma thèse, qui, je crois, peut être appliquée à bien d'autres systèmes et à bien d'autres explications : *L'homme ne peut rester dans le doute ; il préfère l'erreur à l'ignorance de la vérité.*

FIN.